

JOURNAL

HISTORIQUE

ET

LITTÉRAIRE

15. JUILLET

1781.



A LUXEMBOURG,

Chez les Héritiers d'André Chevalier, v^o
vant Imprimeur de feu Sa Maj. l'Impé-
ratrice-Reine Apostolique.

*Avec Privilège de Sa Maj. Imp. & Ap-
probation du Commissaire-Examineur.*



JOURNAL
HISTORIQUE
ET
LITTÉRAIRE

15. JUILLET

1781.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Examen de la question medico-politique : Si l'usage habituel du café est avantageux ou doit être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé ; s'il peut se concilier avec le bien de l'Etat dans les provinces belgiques ; ou s'il est nuisible & contraire à tous égards ; par N. F. J. Eloy, conseiller-médecin de feu S. A. R. le Duc Charles - Alexandre de Lorraine & de Bar &c. &c. &c, médecin-pensionnaire de la ville de Mons. A Mons, chez Hoyois ; à Luxembourg, chez l'imprimeur du Journal 1 vol. in-8°. de 47 p.

“ **N**ous ne manquons point d'auteurs qui aient parlé de l'histoire naturelle

C c e

du caffier; mais il y en a peu qui aient écrit impartialement sur les propriétés de la boisson qu'on prépare avec son fruit (a). Les effets qui peuvent en résulter, méritent cependant la plus grande considération, & s'il fut jamais nécessaire d'en examiner les suites, c'est dans ce moment „. Après avoir débuté ainsi, dans un discours préliminaire qui comprend 44 pages, l'auteur (b) fait plusieurs observations très-justes sur l'étendue & l'excès de l'usage du café. “ Le peuple, *dit-il*, remplace la bierre qui lui paroît trop chere, par cette liqueur; mais il se trompe en se conduisant ainsi; il se prive mal adroitement d'une boisson qui lui donneroit des forces & dont les fraix sont au-dessous de ceux qu'exige le café. Son penchant pour celui-ci est dégénéré en passion; le sexe surtout ne veut point s'en abstenir. N'importe que la guerre des Anglois avec nos voisins ait rehaussé le prix de cette marchandise, les femmes du peuple sont toutes disposées à sacrifier les besoins les plus indispensables à leur goût dominant „.

(a) Il y en a plusieurs, dont j'ai annoncé les ouvrages dans le tems. Je ne déciderai pas dans le moment actuel s'ils sont *impartiaux*, ou non. Voyez le Journal de Juin 1774. p. 393. — I. Avril 1779. p. 474.

(b) Mr. Eloy est connu dans le monde littéraire par plusieurs ouvrages estimables, constamment dirigés vers le bien public. Voyez les Journaux du 15 Déc. 1779, p. 567. — 15 Août 1780, p. 609.

En faisant l'histoire du caffier, M^r. Eloy entre dans des détails curieux ; celui de la maniere d'apprêter la boisson qu'on fait avec son fruit, peut paroître superflu, puisqu'il n'est plus personne qui l'ignore ; mais M^r. E. a cru sans doute ne devoir pas l'omettre, & l'a regardé comme une suite nécessaire de l'histoire du café.

Une chose bien propre à faire connoître l'essence du café, c'est sans doute son analyse ; l'auteur s'en occupe vers la fin du discours. Il croit découvrir un principe nuisible, dans la sensation désagréable qu'éprouvent les yeux, lorsqu'on brûle le café, par l'acreté de son huile volatilisée, que la chaleur élève au travers des ouvertures de la poêle la mieux fermée ; & dans une toux importune & une oppression violente causées par l'impression irritante de cette même huile sur les poumons. De cette expérience naturelle, il passe à l'analyse, & il en résulte qu'une demi once de fèves torréfiées contient : un gros, 68 grains d'extrait épais, 50 grains environ de sel acide, 8 grains de sel volatil-alkali, 13 grains d'huile d'une consistance presque égale à celle de la graisse, 8 grains de sel fixe, 4 grains de terre inerte. D'où M^r. *Geoffroy* conclut que les semences du café brûlé doivent leur énergie principale à une huile grasse empyreumatique &c. On peut remarquer ici, reprend-il, qu'une seule tasse contient tous ces principes, puisque la plupart des gens aisés n'y emploient pas moins d'une demi-once de fèves.

Si l'usage général du café n'est pas une raison décisive en faveur de sa salubrité, du moins en est-ce une pour suspendre le jugement d'un auteur prudent, & pour le porter aux plus exactes & plus sûres observations avant d'entreprendre d'en démontrer l'abus. C'est aussi ce que l'auteur de la dissertation a considéré. Il ne s'y est déterminé qu'après avoir apprécié les éloges qu'on prodigue aux effets du café. A côté d'une foule de raisons & d'autorités favorables au café, on voit les principes, les observations & les faits que leur oppose l'auteur; il s'appuie de plusieurs autorités respectables, & profite d'un *discours familier sur le danger de l'usage habituel du café*, publié par un auteur anonyme en 1774. On est fâché seulement d'apercevoir qu'il généralise un peu trop les maux que produit le café; il y a beaucoup de causes particulières qu'il semble oublier pour rendre le café responsable d'une multitude de fâcheux effets auxquels il n'a peut-être aucune part. Il ne parle qu'assez légèrement de la corruption des mœurs, parvenue à un point qui doit nécessairement porter le plus grand désordre dans le système physique de l'homme. Les effets d'un luxe qui s'est emparé de tout ce qui fait partie de la nourriture ou du vêtement de l'homme, & dont la seule partie qui regarde la coëffure des femmes, peut devenir étrangement funeste (a); le genre

(a) 1. Novembre 1780, page 331.

de vie que la frivolité du siècle a introduit parmi nous (a) ; l'assiduité aux spectacles (b), l'inaction, la mollesse, & la satiété, principes assurés de l'hypocondrie, de la mélancolie & du *splene* &c, méritoient certainement d'avoir une place dans l'énumération des maux qui affligent l'humanité, qui altèrent & dégradent les forces vitales. Mais indépendamment de cette considération, j'aurois voulu que l'auteur eût prouvé par des preuves de fait que c'étoit au café même, à sa nature & à ses propriétés, que les inconvéniens de cette boisson doivent être attribués ; que ce n'est point l'excessive quantité d'eau chaude, de lait, de sucre, & le régime qu'on tient d'ailleurs, qu'on doit accuser des maux dont on charge le café. La chose en est à un tel excès que dans des pays fameux par le commerce du beurre & du fromage, ces denrées sont montées à un degré de cherté, que le commerce en est alarmé ; les gens de la campagne emploient le lait au café. Dans les villes, sur-tout parmi les gens du peuple, c'est une godaillerie qui commence & qui ne finit qu'avec le

(a) Voyez le *traité des nerfs* par Mr. Tissot, que nous avons annoncé dans le Journal du 15 Février 1781, page 137. Il est bien vrai que le célèbre médecin y parle du café, mais il détaille un très-grand nombre d'autres causes de notre dégénération, qui n'ont rien de commun avec cette liqueur.

(b) 1. Mai 1781, page 29.

jour (a). Et parmi les personnes même qui en usent modérément, combien y en a-t-il qui suivent d'ailleurs un régime propre à ne pas compromettre la réputation du café ? Combien y en a-t-il qui après en avoir pris une ou deux tasses au plus, au sortir du repas, se prescrivent la règle inviolable, de ne rien prendre du tout, pas même une goutte d'eau, jusqu'au souper ? Abstinence très-nécessaire à la libre action du café, & au développement des effets qu'il doit avoir. Si l'on trouve plusieurs exemples de ce dernier genre, & que les gens astreints à ce régime forment de grandes plaintes contre le café, je serois très-disposé à convenir de mes torts (b).

(a) C'est là un point de vue réellement digne de l'attention du gouvernement. Le peuple s'énerve & s'affoiblit par cette quantité prodigieuse de boisson chaude, & plus encore en se refusant une nourriture & une boisson propre à le sustenter. La fureur de cette glotonnerie s'est accrue au point, que plusieurs se condamnent volontairement au pain sec pour se repaître d'un simulacre de café, qui dans le fond n'est que de l'eau tiède presque imperceptiblement teinte de ce végétal.

(b) En convenant qu'il ne peut donner de l'activité aux esprits vitaux, sans qu'à la longue la machine corporelle n'en reçoive quelque atteinte; ne peut-on pas croire que la gaieté qu'il produit, le calme & les agrémens d'une imagination riante, font sur la santé un effet propre à balancer le mal que cette espèce d'agitation peut produire; sur-tout lorsque cette agitation n'est ni violente, ni inquiétante,

Après avoir développé dans le détail le plus intéressant tout ce qui regarde les propriétés du café, M^r. E. cesse de considérer ses rapports avec la santé, pour l'envisager en politique, & par les liaisons que la consommation de cette denrée peut avoir avec les intérêts de l'Etat. "L'excès de la dépense que le café occasionne, sur-tout dans nos provinces, est un objet qui mérite bien de l'attention, à cause du vuide énorme qu'il fait dans le numéraire que les revenus des habitans ou leur industrie y font circuler. On évalue l'exportation du seul café Moka à 12 millions, 500 mille livres de France; & l'on calcule que les compagnies de la partie du monde que nous habitons, entrent dans ces achats pour le poids d'un million & demi de livres à seize ou dix-sept sols chacune, parce que les cafés qu'elles enlèvent sont les mieux choisis. Mais si l'on ajoute à cela la prodigieuse quantité de café Java,

quiétante, mais précisément telle qu'il la faut pour produire cette situation paisible & heureuse qui a tant d'influence sur l'état physique & le système animal? On a beau dire qu'Homere & Virgile ne prenoient pas de café. De telles inductions sont également propres à proscrire le vin, dont l'usage prudent & modéré est néanmoins, suivant l'expérience de tous les siècles, l'aveu des sages, & la parole de Dieu même, une potion salubre, propre à nourrir ou à provoquer une joie honnête & décente, à exalter l'esprit; à fortifier le corps, à restaurer toute la machine organique?

Surinam , Bourbon & de la Martinique qui entre annuellement en Europe , il est facile de concevoir que le total qu'on y consomme doit être immense. J'ai fixé à cent mille livres par an le café qui se débite dans la ville de Mons par petit poids , & ma supposition est si peu exagérée, qu'il n'est personne qui ne la fasse monter beaucoup plus haut ; encore n'ai-je point compté le café de provision des particuliers , non plus que celui qu'on emploie dans les maisons ouvertes où le public va boire la liqueur qu'on en tire. Que doit-on penser maintenant de la consommation qui se fait dans toute l'étendue des provinces belgiques ? Elle touche presque à l'infini , puisque celle d'un petit coin est si grande , & qu'on trouve par-tout le même goût , la même passion pour le café „.

Je n'ai garde de déroger à l'exactitude de ces calculs , qui à quelques égards peuvent paroître effrayans , mais qui cessent de l'être lorsqu'on les rapproche des idées générales de commerce. Si l'on se mettoit à supputer la somme que l'importation du vin fait sortir de nos provinces ; si l'on calculoit l'argent que les Allemands , les François , les Espagnols tirent des Pais-bas par le seul article du vin ; le résultat en pourroit devenir inquiétant pour l'administration , si elle isoloit ses vues sur cet objet & qu'elle ne considérât point la nécessité indispensable d'un flux & reflux dans la masse du numéraire , comme dans les flots de l'Océan. Si nous achetons des denrées étrangères , les

étrangers achètent les nôtres; & il suffit d'envisager l'état de nos provinces pour se convaincre que l'inégalité qu'il peut y avoir dans cette réciprocation, n'est point à notre détriment (a)... L'activité qui commence à animer nos ports, nous promet même dans le café une branche très-intéressante de négoce. Les Suisses, les Allemands, une partie même de la France, peut-être les Polonois & les Hongrois seront approvisionnés de cette denrée par des dépôts qu'on en fera à Ostende, Anvers, Nieuport, Gand &c. Enfin je ne puis m'empêcher d'observer que les allarmes qu'on prétend inspirer par ces sortes de calculs, contredisent l'ordre que la nature même a mis dans ses productions, & la manière singulièrement sage dont elle les a répartis, pour assurer la dépendance mutuelle & la communication réciproque des habitans du globe :

*... Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi?
At Chalybes nudæ ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum.
Continuè has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis. I. Georg.*

(a) Mr. Eloy dit lui-même « que si on jette
 » un coup d'œil sur ce qui se passe dans le
 » conseil des Maîtres de la terre, on y voit
 » beaucoup d'indifférence sur l'importation de
 » ces fèves étrangères... que les sommes
 » que l'on emploie à l'achat de ces produc-
 » tions ne portent point autant de préjudice
 » aux intérêts des Souverains que certains
 » spéculateurs ont voulu le dire », p. 43 &
 44.

A Sa Majesté Impériale Joseph II. Pere de la patrie. Par l'abbé Delobel. A Mons, chez C. J. Beugnies, imprimeur-libraire.

ON auroit certainement tort de juger avec sévérité un poëme qui à tous égards doit être considéré comme un *impromptu* ; l'auteur n'ayant pu prévoir que l'auguste Voïageur visiteroit la ville de Mons, & moins encore le moment précis où cette visite se feroit, l'opinion générale étant qu'il se rendroit d'abord dans la capitale des Pais-bas. Cependant la célérité que les circonstances ont obligé M^r. Delobel à mettre dans la rédaction de cette piece, ne l'a point empêché de donner à un grand nombre de vers une chaleur & une dignité proportionnées à l'intérêt de l'objet qui animoit sa verve.

Heureux le peuple, heureux ! pour qui le Ciel
 fait naître
 Un Chef, un Souverain, qui mérite de l'être :
 Qui, bornant ses desseins au bien de ses sujets,
 A, sur leur bonheur seul, fondé tous ses pro-
 jets ;
 Moins Roi que citoyen, amant de la patrie,
 Il en est le rempart, l'idole & le génie :
 Pere de ses états, il en est adoré (a),
 Craint de ses ennemis, il s'en voit admiré.

(a) Je conviens de bonne foi que ma critique

Là n'aguere vivoit ce Prince généreux,
 Charles, cet ennemi de tout noir artifice !
 Il cultivoit les arts, & sa main protectrice,
 Se plut à les combler des plus riches bienfaits ;
 Ses vertus, parmi nous, doivent vivre à ja-

mais,
 Vois tous ces monumens, qui parlent de sa

gloire,
 Qui gravent ses exploits au temple de mémoire ;
 Sur ce faite éclatant, d'où partent mille éclairs,
 Vois ce bronze * animé suspendu dans les airs,
 Où d'un coursier fougueux pressant le flanc a-

* Statue
 equestre du
 Prince
 Charles
 élevée sur
 la maison
 des braf-
 feurs.

gile ;
 Il paroît le rival d'Alexandre & d'Achille :
 Tel qu'on le vit jadis au milieu des hazards
 Soutenir de sa main le trône des Césars.

** La
 nouvelle
 placeroia-
 le.

Plus loin vois cette * enceinte à son nom con-
 sacrée,

De sa statue encore récemment décorée ;
 Il s'y montre à nos yeux sous un front plus

serein,
 Ce sceptre de guerriers qui brille dans sa

main,
 Forgé par notre amour, n'inspire point la

crainte :
 Cette image en nos cœurs depuis long-tems

empreinte,
 A côté d'Antonin, de Trajan, de Titus (a),

* Catéch.
 philos. p.
 488 édit. de
 Paris. 1777.
 — 1.
 Avril 1778.
 p. 493.

(a) Pourquoi toujours aller chercher chez
 les païens les modèles des Princes chrétiens ?
 Sans rien répéter de ce que j'ai dit là-dessus
 en différentes occasions *, j'observerai qu'il
 est absolument déraisonnable de s'en tenir
 à ce que les écrivains de Rome ont dit de
 leurs Empereurs. On n'a tant exalté les ver-
 tus de Trajan, de Marc-Aurèle, d'Antonin &c,
 que parce que ces Princes ont paru dans une
 longue suite de monstres qui n'en avoient
 aucune. A côté d'un Néron, d'un Caligula,
 d'un Domitien &c, un demi-honnête homme
 paroïssoit un prodige, dont tous les panégy-
 ristes sembloient ne pouvoir exprimer les sa-
 ses qualités.

Y recevoit l'encens qu'on doit à ces vertus,
 Qui font le citoyen, le héros, le vrai sage;
 Hélas qu'il méritoit de vivre davantage!

Le poète jette un œil rapide sur divers
 actes de justice, d'humanité, d'une compas-
 sion active & courageuse qui ont illustré
 le regne de Joseph II. Voici comme il s'ex-
 prime sur les secours que la prévoiante bien-
 faisance du Prince a ménagés aux Bohémiens
 dans le tems d'une disette effrayante.

Que la faim au teint pâle, étendant ses ra-
 vages,
 De ton empire en pleurs désole les rivages;
 Qu'en proie aux noirs frimats, ses humides
 guérêts,
 Ne se couronnent plus des trésors de Cérès:
 Mille chars, que hâtoit ta vive impatience,
 Au sein de la misère apportent l'abondance.
 Que vois-je? Le croirai-je? Oui, toi-même
 tu cours
 A ton peuple mourant porter de prompts se-
 cours.
 Sans ce vain appareil, qui fuit le diadème,
 Sans faste tu parois aux champs de la Bohême.
 Qui pourroit s'y tromper? Sous l'habit d'un
 soldat,
 Peuple, vous découvrez le plus grand Potentat;
 Un Pere, dont les mains ont sçu fécher vos
 larmes,
 Dont les soins loin de vous ont banni les al-
 larmes.
 Nous avons, pour jouir d'un semblable bon-
 heur,
 De votre destinée envié la rigueur:
 Si la mort, disions-nous, de tristes mausolées
 Chargeoit de nos climats les rives dépeuplées,
 Joseph le Bienfaisant viendroit nous secourir,
 Nous le verrions du moins avant que de mourir.

Les philosophes chrétiens, les hommes de
 bien, vivement allarmés des progrès rapides

d'une impiété impérieuse & morgante, li-
ront avec un sentiment vif de consolation &
d'encouragement le morceau qui fuit.

Ta suprême vertu c'est la religion,
Tu reconnois son joug avec soumission.
Depuis les attentats, de notre premier pere,
La raison veut un guide, un flambeau qui l'é-

Ce flambeau, c'est la foi, qui confond son or-
gueil,

Qui du lâche incrédule est le funeste écueil.
Prince, à la piété ton ame fut nourrie,
Ton cœur est à couvert des flèches de l'impie.
Quand Rome te recut dans ses sacrés remparts,
Elle vit le plus grand, le plus saint des Césars.
O jour auguste ! jour à jamais mémorable !

Où, ne perçant qu'à peine une foule innom-
brable,
Sans escorte, inconnu, comme un simple mor-
tel,

Tu reçus ton Sauveur immolé sur l'autel.
Toute pompe en ces lieux, te devint étran-
gere,
Et dans chaque Chrétien, tu ne vis plus qu'un
frere.

Rois, Princes, Potentats, jamais vous ne
devez
Rougir, ivres d'orgueil, du Dieu que vous
servez ;
L'œil attaché sur vous, le peuple vous con-
temple,

De la religion vous lui devez l'exemple,
Jouet de l'inconstance, il embrasse toujours
Les modes, les vertus & les vices des cours.

Sous le titre imposant de la philosophie,
Le crime avec orgueil par-tout se défie.
Le Christ est outragé. N'avez-vous pas ouï
Les blasphêmes affreux qu'on vomit contre lui ?
La foudre est dans vos mains, il est tems qu'elle
éclate.

De trop d'impunité l'iniquité se flatte ;
D'écris contagieux le monde est inondé,
Et de l'impiété le torrent débordé

< Lance

Lance au loin les débris de ses digues rompues :
 Les usages , les mœurs , les loix sont cor-
 rompues.

Tout nous menace , hélas ! d'un funeste avenir,
 Si ce mal qui s'accroît ne commence à finir.
 Du prince vertueux & du chrétien fidele,
 Joseph est aujourd'hui le plus parfait modele.

La chute de cet intéressant passage est foible & peu assortie aux traits vifs & brillans qui y conduisent ; du reste on y reconnoit le poëte & plus encoré l'homme de bien , l'ami des principes vrais & aussi essentiels au bonheur des Souverains qu'à celui des peuples.

Les effets heureux que l'auteur entrevoit dans la présence du Souverain pour la navigation ; le commerce , la prospérité générale des provinces des Pais-bas , présentent le tableau le plus consolant & le plus propre à renforcer l'esprit national & à développer ses ressources. Il s'arrête avec une complaisance particulière à la révolution qui semble se préparer en faveur du port d'Anvers.

Anvers ouvres ton port , romps ces masses
 profondes
 Que l'Escaut vit jadis entasser sous ses ondes ,
 Règne encor sur les mers , que la paix , l'é-
 quité
 Brise les tristes nœuds d'un odieux traité (a).
 Je vois ces pavillons , ces énormes navires ,
 Le lien , la richesse , & l'appui des empires ,

(a) Traité de Munster , l'an 1648. On doit être assuré comme je l'ai démontré par des preuves

Du plus lointain rivage abordant dans nos ports,
De l'Inde parmi nous épancher les trésors ;
En vain l'Anglois superbe & le jaloux Batave,
Sur les flots à leur gré vouloient la rendre
esclave.

Notre heureufe patrie a fçu brifer les fers
Qui tenoient fes vaisfeaux enchainés fur les
mers.

De Trieste & d'Oftende, aux rives du Bengale,
Tu fais prendre l'effor à l'Aigle Impériale :
Tes états séparés ne forment plus qu'un corps,
Dont un commerce heureux anime les refforts,
Réunis au Flamand fous le meilleur des peres,
Le Hongrois, le Germain font pour jamais
des freres.

En parlant de la ftatue qui s'éleve à
l'honneur du Prince dans la capitale de l'em-
pire autrichien, l'auteur met dans la bouche
de la renommée un difcours qui présente
la perspective la plus impofante comme la

* 1 Juin
1781. p. 210.

preuves de fait *, que les Hollandois re-
noncent de bon cœur aux entraves qu'ils ont
mifes au commerce des Anverfois. Ils fe font
élevés avec force contre le monopole de
l'Angleterre à l'égard de fes propres colonies,
de fes légitimes fujets : comment préten-
droient-ils après cela exercer un monopole
cent fois plus odieux, au préjudice d'une
Puiffance étrangere & parfaitement indépen-
dante ?... Ils ont fait un traité d'abord fe-
cret, mais aujourd'hui public, avec les Amé-
ricains, malgré les traités multipliés avec
l'Angleterre, & cela uniquement *pour affurer
la liberté de la navigation*... Voilà ce qui
manifeste folemnellement les vrais fentimens
des Hollandois modernes, à l'égard du traité
de Munfter & du port d'Anvers.

15. Juillet 1781.

409

plus agréable d'un regne parfaitement sage & glorieux.

Ah ! que bravant du tems l'irréparable injure ;
Ce monument parviene à la race future !
Qu'il instruisse à jamais les rois & les héros ,
Que c'est la bienfaisance & d'utiles travaux ,
Et non le vain éclat d'un laurier périssable ;
Qui leur ceignent le front d'une gloire dura-
ble ;

Et les marquent du sceau de l'immortalité.

Il me semble déjà voir la postérité

Consacrer ta mémoire, & t'ériger des tem-

ples (a) ;

Inviter tous les Rois à suivre tes exemples :

J'entends citer ton nom parmi ces noms chéris ;

Qu'elle même en son livre avec soin tient

écrits ,

Pierre , Trajan , Titus , Antonin , Marc-Aure-

le (b) :

(a) Encore *des temples*. Je défie d'imaginer un genre de culte que le sage & religieux Prince détesterait plus cordialement.

(b) Je ne fais par quelle fâcheuse influence je suis né ennemi implacable de ces sortes de comparaisons , qui compromettent toujours les grands hommes , lors même qu'on croit les exalter par de bruyants parallèles. Pierre polica sa nation à un certain point ; mais la dixième génération portera encore l'empreinte du Knout qui *debarbarisa* tant soit peu ces pauvres Russes. — Trajan , si l'on veut bien

rabattre de ses éloges mérités les exagérations de Pline , ne restera pas même un homme ordinaire *.

— Titus ne regna que deux ans. Que de Princes , regardés comme des monstres , seroient des *Titus* , si on les jugeoit par deux années de leur regne !

— Antonin & Marc-Aurele étoient des persécuteurs moins violens que les Dioclétien & les Maximin , mais le sang chrétien ne laissa pas de couler assez bien , jusqu'à ce qu'ils eussent jugé à propos de laisser éclairer leur justice.

D d 2

* 1 Mai
1781. p. 50.

Écoutez un instant la voix de l'immortelle ;
Ce Prince, dont les traits revivent dans ces
lieux.

Des Princes fut jadis le plus religieux,
Toujours en citoyen il aima la patrie ;
Abandonnant le faste aux tyrans de l'Asie,
Il fit de la vertu son plus bel ornement ;
Titus perdit un jour, lui jamais un moment ;
Du sein de son empire il bannit la misère,
Il mérita le nom de sauveur & de père ;
Tous ses projets tendoient au bonheur des hu-
mains.

L'olive de la paix orna toujours ses mains ;
S'il faisoit quelquefois retentir son tonnerre,
C'étoit pour ramener le calme sur la terre,
La discorde éteignoit ses flambeaux à sa voix.
Par-tout on adoroit sa sagesse & ses loix,
L'injustice à ses pieds frémissoit abattue ;
Allons, & d'oliviers couronnons sa statue ;
Que pour jamais l'année, en cet auguste jour,
D'une fête éternelle annonce le retour.

On peut désirer dans ce petit poëme plus d'enchaînement & d'ordre, une chaleur plus soutenue, plus de correction dans certains passages, plus de sévérité dans la cadence de quelques vers ; mais on ne peut refuser à l'auteur une imagination riche & variée, & ce qui est plus rare chez les poëtes, une imagination sage & juste, dirigée par la vérité & la raison, beaucoup de facilité, un stile clair, coulant, & enfin un patriotisme ardent, qui provoque l'enthousiasme, qui nourrit dans les citoyens zélés le feu du génie & l'affervit à la gloire de la chose publique.





L'action du feu central démontrée nulle à la surface du globe, contre les assertions de MM. le comte de Buffon, Bailly, de Mairan, &c. Par Mr. Romé de l'Isle, de l'Académie royale des sciences de Berlin &c. Seconde édition. A Stockholm 1781. 1 vol. in-8°. de 124 pages.

J'ai eu occasion de parler de cet ouvrage, à la page 200 de *l'Examen des Epoques*. La rapidité avec laquelle la première édition a été enlevée, a donné lieu à l'auteur d'en publier une nouvelle où il répond à toutes les objections qu'on lui a faites ; il le fait pour l'ordinaire d'une manière très-satisfaisante. Par une multitude de faits, seul genre de preuves que l'on doit employer dans ces sortes de discussions, il établit la parfaite égalité de la chaleur dans le sein de la terre à quelque profondeur que ce soit, à moins que des causes particulières & locales ne dérogent à cette uniformité. Cette seule observation étant une fois démontrée, comme elle l'est, tout le système des *Epoques* est renversé par la base. J'avois pris la peine d'en discuter toutes les parties ; M^r. R. de l'Isle ne s'est attaché qu'à celle qui devoit entraîner toutes les autres. Occupés tous les deux & en même tems à détruire un bâtiment tortueux & informe, nous avons suivi des procédés différens. Je me condamna

au long & ennuyeux travail de défaire une pierre après l'autre : l'habile académicien en donnant dans les fondemens un coup vigoureux & terrible, eut la satisfaction plus prompte & plus piquante de le voir par terre en un moment.

A la page 3^e. M^r. R. de L. me donne un avertissement conçu en ces termes. " On
 „ trouve l'idée du feu central dans le *mun-*
 „ *dus subterraneus* du pere Kircher. Ce
 „ Jésuite a même fait graver une planche
 „ (p. 175 , édit. de 1668), où son
 „ hypothese est représentée d'une maniere
 „ que le P. de Feller trouve naturelle &
 „ pittoresque ; mais en effet contre nature,
 „ puisqu'on ne voit point d'où ce feu cen-
 „ tral hypothétique tire son aliment , &
 „ que d'ailleurs il est faux que la chaleur
 „ aille en augmentant vers le centre de la
 „ terre , comme cela devrait être si ce feu
 „ central existoit „. Je prie M^r. R. de L.
 de regarder attentivement la planche où le
 feu terrestre est représenté dans le système
 du pere Kircher ; il se convaincra qu'il n'est
 pas nécessaire que la chaleur aille en aug-
 mentant vers le centre de la terre. Ce feu
 dont le centre se trouve à la vérité dans ce-
 lui de la terre , est réparti par une infinité
 de rameaux par tout le globe ; c'est une
 multitude incroyable de feux locaux qui in-
 fluent sur les variations du thermometre ,
 mais qui ne produisent pas une chaleur gra-
 duée & mesurée sur leur éloignement du
 centre. Leur chaleur à la superficie est la

même que celle qu'ils ont dans les grandes profondeurs de la terre. Et pour ce qui est de cette partie du feu terrestre, qui suivant Kircher, est réellement au centre de la terre; il n'est pas dit quelle en est la quantité ou l'étendue, ni si son action échauffe le globe jusqu'à sa surface; c'est précisément la source des feux particuliers qui se portent en tous sens vers la circonférence. . . . Quant à l'aliment de ce feu central, il est le même sans doute dans les idées du Jésuite, que celui des volcans & des feux locaux, dont l'existence est reconnue par M^r. R. de L., à de très-grandes profondeurs; & il seroit peut-être téméraire de décider à quel point d'éloignement de la surface, l'embrasement des matieres pyriteuses & autres devient physiquement impossible. Du reste je fais gré au savant académicien de m'avoir fait remarquer les objections qu'on pouvoit faire sur ce passage; il verra dans la nouvelle édition de l'*Examen* que j'ai profité de ses avis.

M^r. R. de L. prétend contre M^r. l'abbé de Fontenai, que les variations du thermometre se régient uniquement sur le degré de chaleur; il répond à l'expérience de M^r. d'Arctet que j'ai insérée à la page 202 de l'*Examen*, & dit que *la chaleur absorbée pendant les longs jours de l'été par des rocs nuds & pelés fait souvent monter le thermometre de dix degrés & plus, au-delà de ce que donne le même thermometre placé à la même hauteur, hors de l'émanation de ces rochers.* Cette réponse est appuyée de

faits & d'autorités remarquables ; mais elle n'explique pas comment dans le même tems où le thermometre s'éleva si fort, M^r. d'Arctet & ceux qui se trouvoient avec lui , éprouvoient un froid si piquant qu'ils ne purent y résister plus d'une demi-heure. M^r. de Fontenai , en rendant compte de l'ouvrage de M^r. R. de L. , & de la réponse que celui-ci lui fait , s'efforce lui-même de la justifier (a) en conjecturant “ que le froid „ & le chaud peuvent se trouver ensemble „ dans le même endroit , selon un fait rapporté par le baron de Haller. Un homme „ qui traversoit à pied une des plus hautes „ montagnes de la Suisse , encore couverte „ de neige , quoique dans les grands jours „ de l'été , éprouva dans le même tems la „ violence du froid & du chaud. La partie de son visage exposée aux rayons du „ soleil fut entièrement brûlée ; celle qui „ lui étoit opposée & à l'ombre , fut gelée , „ de même que ses pieds qui portoient sur „ la neige „. Cette explication , toute satisfaisante

(a) Quelle différence entre les vrais savans & ceux qui ne songent qu'à le paroître ! Ceux-ci travaillent généreusement pour la vérité au préjudice de leurs opinions particulières, ceux-là voudroient que leurs opinions tinssent lieu de toute vérité. Ceux-ci encouragent & renforcent les objections qu'on leur fait ; ceux-là s'irritent de la moindre critique, emploient l'autorité & tous les genres d'artifices pour que leurs spéculations ne soient point appréciées.

15. Juillet 1781.

415

naïfante qu'elle paroît , laiffe encore fubfifter une difficulté. L'homme dont il s'agit ici , a fenti le froid & le chaud ; M^r. d'Arcet & fes compagnons n'ont fenti que le froid le plus aigu.

A la page 51 , l'auteur dit que *la mine de Cotteberg qui du tems d'Agricola * paf- foit pour la plus profonde de toutes les mines connues , n'avoit que 2500 pieds de profondeur perpendiculaire*. Je fuis perfuadé que ce calcul eft fort exagéré , que jamais on n'a pénétré auffi avant en terre que dans ces derniers tems. L'auteur le dit lui-même , aiant oublié fans doute la confiance trop prompte qu'il avoit donnée à la mefure exagérée de cette vieille mine. " M^r. Monnet , „ dit-il en transcrivant le *Journal de phyfi-* „ *que* de l'abbé Rozier , à trouvé que le ther- „ mometre marquoit constamment dix de- „ grés à 280 toifes , c'est-à-dire , à 1680 „ pieds de profondeur perpendiculaire , ce „ qui est la plus grande profondeur où les „ mineurs foient descendus jusqu'à ce jour „ p. 95. — A la page 56 , il est dit d'après M^r. de Buffon , que *les mers font agitées dans toute leur profondeur , parce que lorsqu'une partie d'un fluide se meut , toute la masse du fluide se meut aussi*. Je pense avoir prouvé le contraire à la p. 124 de l'*Examen*.

Diroit-on que cette critique modérée & fingulierement honnête , où l'on parle de M^r. de Buffon avec un respect extrême , où

* George Agricola , fameux minéralogifte , né à Glauchen dans la Misnie en 1494 mort en 1555.

les objections sont noïées dans les éloges , & dû être imprimée furtivement sous l'annonce de Stockholm ? Est-il dans la nature de la vérité de craindre les attaques , & de placer sa conservation dans le silence de ses adversaires ? La gloire qui craint de s'évanouir à la rencontre du premier nuage qui intercepteroit quelques-uns de ses rayons , est-ce une gloire folide & véritable ?



Lettres édifiantes & curieuses , écrites des missions étrangères , nouvelle édition. A Paris , chez Merigot ; à Liege , chez Demazeau 1780. Prix 2 liv. 10 s. le vol. broché.

LA saine partie du public littéraire est singulièrement satisfaite de voir paroître cette intéressante collection , qu'il étoit presque impossible de se procurer , tant elle étoit devenue rare. La nouvelle édition dont j'ai donné une idée détaillée dans le Journal du 15 Juin 1780 , est à tous égards préférable à l'ancienne. On a mis dans les matières plus d'ordre & de dépendance , & les notes qu'on y a ajoutées , servent infiniment à éclairer & à contenter le lecteur. Mr. l'abbé Brotier , l'éditeur célèbre de Tacite & de Pline , a fourni presque toutes celles qui regardent les missions du Levant.

Dans le tems où nous sommes cet ouvrage

ge acquiert un mérite nouveau chez les gens de bien. Les lectures amusantes sont presque toutes infectées d'une licence offensante pour des lecteurs chrétiens ; on trouvera ici avec le curieux qui amuse, l'utile qui instruit, & le pieux qui édifie. *Il n'y a pas d'ouvrage*, disoit Fontenelle, *qui remplisse mieux son titre.* Mrs. de Buffon, de Mayran, Montesquieu, le Franc de Pompignan, en ont fait les plus grands éloges ; & ces éloges ne sont point exagérés (a). Il ne paroît encore que 6 volumes, mais les suivans ne tarderont point*.

* Je reçois en ce moment le 6, 7, 8, 9, 10, 11 & 12e.

(a) Diverses réflexions sur ces Lettres, 15 Juin 1780, p. 292 & suiv.



ON vient de m'envoier deux lettres circulaires adressées aux curés de Lorraine touchant l'usage de sonner durant l'orage. Faut de distinguer les divers tems où cet usage produit des effets très-différens, on a confondu dans cette matiere, comme dans presque toutes les autres qui fixent l'attention de nos spéculateurs, les notions les plus simples & les plus propres à suggérer une conduite sage & conséquente. La premiere de ces lettres, datée de Nancy le 15 Mai 1781, ne mérite pas ce genre de reproche. L'auteur se tenant en garde contre les réformateurs à coups de coignée, comme les

appelle *l'ami des hommes*, se borne à condamner ce qui peut être nuisible dans cette pratique, & n'a garde de toucher à ce qui promet de l'utilité, ou à ce qui porte l'empreinte de la piété & le suffrage de l'Eglise. *Il seroit intéressant*, dit-il, *que Mrs. les curés des villes & des campagnes voulussent bien concourir avec le ministère public, à persuader à leurs paroissiens que rien n'est plus dangereux que le son des cloches lorsque la nuée est perpendiculaire sur le clocher; qu'ils les invitassent à en suspendre le son, dans les momens où le coup suit de très-près l'éclair, ce qui annonce la présence du tonnerre. Si dans l'esprit de l'Eglise, les cloches, en vertu de leur bénédiction, peuvent écarter les orages, le choix des instans où il convient d'user de cette ressource est entièrement laissé à la prudence humaine.*

Il est assez vraisemblable que dans l'institution primitive on sonnoit pendant les orages, pour que le peuple vint se rassembler dans l'église, pour implorer la clémence de l'Être suprême, & le supplier de ne pas laisser détruire en un jour l'ouvrage & l'espoir de l'année. Il est encore beaucoup de villages où l'on sonne pendant la nuit, & où tous les habitans se rendent à l'église lorsque l'on est menacé, sur la fin d'Avril ou dans les premiers instans de Mai, de quelque forte gelée.

C'est singulièrement sous ce rapport que l'usage des cloches pendant les orages doit être considéré comme un usage pieux. Il peut être

15. Juillet 1781.

419

utile encore selon des vues de physique, de les sonner lorsque la nuée marche vers la ville, le bourg ou village; souvent cela la divise & la disperse, sur-tout lorsque les cloches sont d'une certaine grosseur (a); mais dès que l'orage se trouve imminent, & que le son des cloches n'a pu l'écarter, il faut cesser, & en général n'agiter l'air que le moins qu'il est possible.

Il est inutile d'observer que l'auteur de cette lettre concilie d'une manière simple & incontestable les notions de la saine physique avec les droits respectables de la piété. J'ajouterai seulement que le son des cloches durant les grands orages (supposé toujours la précaution suggérée dans cette lettre) semble en diminuer la terreur, sur-tout durant le silence d'une nuit obscure & sillonnée par d'effrayants éclairs. Le recours à la prière, l'idée d'implorer l'Eternel, l'auteur tout-puissant du calme & des tempêtes, est l'effet naturel du son des cloches depuis qu'un grand nombre de siècles les a consacrées pour être en quelque sorte l'organe des temples; & s'il est vrai que l'aspect ou le mugissement de la foudre consterne les hommes les plus intrépides,

mortalia corda

Per gentes humilis stravit pavor,

I. George

on ne peut nier que tout ce qui en ce moment

(a) Cela est si vrai que sur mer & dans plusieurs forteresses, en particulier à Péterwaradin, on tire le canon pour suppléer au son des cloches.

ment de fraieur rappelle les grandes idées de religion, ne soit très-propre à encourager & à relever les cœurs abattus, à ramener la confiance & la tranquillité.

La seconde lettre recommande l'abolition absolue de l'usage de sonner; l'auteur ne goûte aucune des modifications raisonnables ni des sages observations contenues dans celle que je viens de citer (a). J'ai vu depuis peu d'autres dissertateurs qui sembloient fort embarrassés de la vertu des cloches même immobiles; cette masse de métal leur paroissoit très-inquiétante, & pouvoit par sa qualité électrique produire les effets les plus tragiques (b). Mais ce qui les allarmoît le plus vivement, c'étoient les flèches trop élevées de nos clochers. Ces cônes altiers, déjà suffisamment odieux par l'usage auquel ils servent, & par le lieu qu'ils indiquent, & par les rites saints qu'ils annoncent, le sont bien plus encore

(a) On dira que les sonneurs ne s'appliquent pas à distinguer le tems où la prudence ne permet plus de sonner, d'avec celui où l'on peut le faire sans danger & avec avantage. Mais il semble qu'il est plus raisonnable de les instruire la-dessus, ce qui n'est point du tout difficile, & de veiller pour qu'ils y fassent attention; que d'abolir brusquement un usage respectable par son antiquité & les bons effets qu'il promet.

(b) Par la même raison les canons posés sur nos remparts, sur-tout dans des endroits élevés, comme les citadelles destinées à commander les villes & les plaines voisines, doivent être en tems d'orage, un objet de terreur & d'effroi.

15. Juillet 1781.

421

par leurs très-suspectes liaisons avec la foudre (a). Il est vrai qu'afin de suppléer à leur élévation qui n'est point encore assez considérable pour remplir les vues des favans, on y arbore des conducteurs de toute grandeur, & qui font, comme on l'a démontré par des raisonnemens & des faits incontestables, le moien le plus sûr de fixer la foudre sur nos habitations (b); mais ce genre d'inconscience est tellement de mode dans ce siècle de lumieres, qu'on auroit très-mauvaise grace d'en faire l'objet d'une considération sérieuse. Il suffit d'être bien persuadé par la

(a) Que ces tours changeroient tout à coup de physionomie, si elles étoient destinées à convoquer les peuples à l'opéra, aux spectacles mimiques & à tout ce qui sert à nourrir les goûts d'un siècle oisif, sensuel & frivole! On en porteroit les flèches jusqu'aux nues; on renforceroit, on multiplieroit le son des cloches, au-delà de ce qu'a jamais fait le zele religieux de nos bons aïeux. Nous abolissons par degré tout ce qui tient au culte de l'Éternel; bientôt nos temples ne présenteront que des lieux de dévastation & d'abandon; dépouillés de leurs ornemens & de leur pompe antique, ils ne seront plus que des monumens d'une piété éteinte, & des objets propres à faire adresser à nos neveux dans des tems de calamités, cet avis d'un ancien:

*Delicta majorum immeritus lues,
Romane, donec templa refeceris,
Ædesque labentes deorum, &
Fœda nigro simulacra fumo.*

H. l.
od. 6.

(b) Voyez le 1. Octobre 1780, page 134 & autres Journaux cités là-même.

noire a aussi fait périr beaucoup de navires chargés de bleds qu'on attendoit ici. Ce n'est pas seulement cette capitale qui est menacée d'une grande disette, les avis que l'on reçoit de toutes les provinces circonvoisines sont également déplorable à cet égard. Il est arrivé ces jours-ci en cette capitale des députés d'un district de la Natolie, près des Dardanelles, supplier la Porte de leur accorder du secours & de leur permettre d'aller chercher du bled de l'autre côté du canal en Europe, en ajoutant, que si on leur refusoit leur demande, leurs compatriotes se trouveroient dans la nécessité de quitter le país. Le gouvernement a néanmoins refusé de leur accorder ce qu'ils demandoient, & a défendu sévèrement le transport des bleds de cette province, à moins que ce ne fût pour cette capitale.

R U S S I E.

PETERSBOURG (*le 6 Juin.*) Le comte de Panin, premier ministre d'état, est parti le 24 du mois dernier après-midi avec une suite de 120 chevaux pour sa terre près de Moscou, où il sera toujours consulté dans les affaires délicates. A deux stations d'ici, il eut le plaisir inattendu de voir le Grand-Duc & la Grand'-Duchesse de toutes les Russies, & de dîner avec L. A. R. Le lieutenant-général Romanus, qui a commandé pendant quelques années les troupes russes

15. Juillet 1781.

425

es en Pologne, est de retour ici depuis quelques jours.

On dit que M^r. le comte de Goertz, en-voïé extraordinaire de S. M. Prussienne en cette cour, a signé la semaine dernière l'ac-cession du Roi son maître à la neutralité ar-mée. M^r. le baron de Heckeren-Branzenbourg, l'un des envoïés extraordinaires de la répu-blique de Hollande, eut le 20 son au-dience de congé de l'Impératrice, dont il reçut un tabatiere richement garnie de bril-lans, indépendamment d'un autre présent de huit mille roubles. Le baron de Wassenauer, qui lui étoit adjoint, reste en cette ville, où il a loué pour deux ans le palais du prince de Repnin, dont il paie par an 4000 roubles.

Le vaisseau de guerre russe, le David, qui a passé l'hiver à Coppenhague, est reve-nu mouiller à Cronstadt, après un trajet de 15 jours. Notre flotte aux ordres du contre-amiral Suchotin, est prête à mettre à la voi-le; mais on ignore si sa destination est pour la Méditerranée ou la mer du Nord.

E S P A G N E.

MADRID (le 10 Juin.) Le zele, qui anima les sujets du Roi au commencement de la guerre contre la Grande-Bretagne, ne s'est pas rallenti. Un particulier, aussi dis-tingué par son rang que par ses qualités per-sonnelles, a prié le Roi avec les plus vives instances d'agréer une somme de 320 mille

réaux , pour les dépenses de la guerre dans la conjoncture actuelle , offrant de plus de moudre à ses moulins 60 mille fanèques de froment & d'y fouler 90 mille aunes de drap pour l'usage des forces de terre & de mer de Sa Majesté , le tout annuellement & sans aucuns fraix. Enfin il a présenté de laisser couper une grande quantité de bois de construction sur les montagnes , qui lui appartiennent près des côtes. Quoique le Roi n'ait pas accepté pour le présent ces offres généreuses , Sa Majesté a témoigné toute la satisfaction , que lui causoit une preuve si marquée de fidélité & de zele patriotique.

La cour a enfin reçu des nouvelles touchant l'expédition de la Floride ; & elle a fait publier aujourd'hui dans la gazette de Madrid l'article suivant.

„ Le 27 Mai , le brigantin américain , le
 „ Prince-noir , est entré à Cadix , venant
 „ de la Havane , d'où il étoit parti le 9
 „ Avril : il apporte des lettres de cette date,
 „ qui contiennent entre autres une relation
 „ conçue en ces termes ,,

Le 28 Février dernier il partit de la Havane avec un vent très-favorable un armement aux ordres du maréchal-de-camp Don Bernardo de Galvez , composé de 5 vaisseaux de guerre sous les ordres immédiats de Don Joseph Calvo , capitaine du vaisseau le San-Ramon , ainsi que de plusieurs bâtimens de transport & d'un corps de troupes de débarquement. Au bout de quelques heures toute cette flotte étoit hors de vue. Par la béliandre , la Souris , arrivée dernièrement du port de Penfacola avec des dépêches du général de

Galvez, l'on a appris, que le 4 Mars, par 26 degrés de latitude septentrionale, on aperçut 10 bâtimens en panne, que l'on jugea ennemis; &, l'ordre général de chasse ayant été donné, il fut exécuté par tout le convoi; sur quoi les dits bâtimens prirent la fuite & disparurent. Le 9 sur les 6 heures du soir, toute la flotte mouilla à la plage de l'île de Santa-Rosa, située à l'ouvert du port de Pensacola: dans la nuit même on fit débarquer les troupes; & on visita l'île sans autre opposition qu'un feu très-vif de deux frégates angloises, qui y étoient amarées; mais il ne causa aucun dommage à nos troupes couvertes par des dunes ou hauteurs de sable. L'on prit un bateau & 10 hommes. La journée du 10 fut employée à débarquer des vivres & des munitions, & à mettre les troupes en sureté, en montant deux pieces de 24, dont le feu obligea les deux frégates de se retirer vers l'intérieur de la baie. On tenta le 11 de forcer l'entrée du port, défendue par le château des Bas-fonds colorés, qui, du côté de la mer, a 5 canons de trente-deux: mais on ne réussit point, parce que le vaisseau le San-Ramon toucha sur ces bas-fonds, sans accident notable cependant, n'ayant eu qu'un dommage léger dans les bordages près de la quille.

Comme ce mauvais succès, le peu de largeur du canal, le manque d'une connoissance parfaite de sa direction & de son fond, & le risque du feu du château, qui domine parfaitement cette entrée, rendoient l'entreprise de l'entrée du port aussi problématique que périlleuse, on ne la reprit point les 4 jours suivans: mais le général, considérant que tous les bâtimens du convoi étoient exposés à être emportés de la côte par quelque gros tems, & que dans ce cas l'armée pourroit rester exposée à beaucoup de difficultés, il résolut le 18 d'essayer lui-même le passage du canal. Pour cet effet il se rendit à bord du brigantin, le Galvez-town, qui lui donna le salut dû à son grade; &, ayant mis

son pavillon de commandant au grand-mât, il largua la voile & enfla le canal, nonobstant un feu très-vif des canons du château; mais il eut le bonheur de n'en recevoir aucun dommage, non plus que deux chaloupes-canonnières & une galiote, qui le suivirent à quelque distance: ayant passé le canal, il se mit en travers & fit une salve de 15 coups de canon sans boulet. Le 19, tous les bâtimens du convoi & les navires de guerre entrèrent, excepté le vaisseau le San-Ramon, qui avoit touché précédemment, quoiqu'on l'eût allégé autant qu'il avoit été possible. Le château fit un feu très-vif & envoya sur la flotte un très-grand nombre de boulets; cependant les équipages ne firent aucune perte; & il n'y eut que les bâtimens de transport qui eussent quelques avaries.

Le colonel Don Joseph Ezpeleta arriva le 20 de la Mobile par terre, avec les troupes à ses ordres, qui s'établirent en terre-ferme au revers des Bas-fonds colorés: le 24 elles passèrent l'embouchure du port avec le même bonheur, quoique le fort tirât sur les 16 bâtimens, qui avoient aussi à bord les troupes de la Nouvelle-Orléans. Depuis le 19 jusqu'au 25, le général s'occupa à transporter son armée de l'île Santa-Rosá sur le continent, après s'être réuni avec les corps venus de la Mobile & de la Nouvelle-Orléans, qui s'étoient mis entre la place & le château, & qui coupoient aux ennemis la communication & l'entrée du port, & il prenoit les mesures convenables pour commencer en règle ses attaques & les pousser avec la plus grande vigueur. Le vaisseau le San-Ramon s'est retiré de la côte de Pensacola le 24 Mars, & il est rentré le 2 de ce mois dans le port de Matanzas de cette île. Nous attendons avec impatience des nouvelles ultérieures. Les chefs de cette place, (la Havanne) travaillent à l'expédition des vivres & des renforts nécessaires, pour le succès d'une si importante entreprise. Comme il est venu un avis par terre que le 31 Mars on

15. Juillet 1781.

429

a vu 3 vaisseaux de guerre anglois porter sur le cap Saint-Antoine, & qu'on imagine qu'ils peuvent aller au secours de Pensacola, le chef-d'escadre Don Joseph Solano est parti aujourd'hui 9 Ayril de ce port, avec 11 vaisseaux de guerre, & un renfort de troupes aux ordres du maréchal-de-camp Don Juan Manuel de Cagigal, pour soutenir l'entreprise contre Pensacola, dont on attend une heureuse issue, par la connoissance qu'on a de l'ardeur, du courage & de la persévérance avec lesquels chacun de ceux qui y coopèrent, affronte tous les dangers.

Ce gouverneur vient de rendre publique l'agréable nouvelle reçue de Don Mathias de Galvez, président de Guatimala, de la reprise du château de San-Juan de Nicaragua, le 4 Janvier, dont voici les détails.

Le capitaine Don Thomas de Julia sortit le 31 Décembre dernier du quartier-général près du grand lac de Nicaragua, & s'embarqua sur la riviere avec 60 soldats de vieilles troupes & 151 hommes de diverses milices, dont 12 artilleurs, accompagné du capitaine Don Francisco Salablanca, du lieutenant Don Tadeo Muniera & du sous-lieutenant Don Manuel Dambrini. Il arriva le 12 Janvier au soir au lieu appelé Defavuno, où il mit son monde à terre, & eut soin de se cacher pour surprendre le château aux portes ouvertes. Mais comme elles ne s'ouvrirent point quand le jour parut, il en conclut qu'on les avoit entendus & qu'il ne falloit plus compter sur une surprise. Dans cette situation il résolut de gagner la hauteur, où il parvint sur les 7 heures du matin, & il fit prisonniers 3 bas-officiers, 2 chirurgiens & 1 soldat. Dans tout le cours de la journée, il y eut un feu très-vif entre nos troupes & le château, qui le lendemain parut fort maltraité. On scut par un déferteur anglois, que dans la nuit du 3 la garnison en étoit descendue par des échel-

les.

les ; qu'elle étoit composée de 200 hommes, & qu'elle s'étoit embarquée précipitamment & avoit suivi le cours de la rivière.

Le même déserteur avertit le commandant qu'il y avoit dans le château deux mines dont les mèches restoient allumées, ce qui se trouva vrai, le feu étoit même près d'y prendre.

On prit possession du château, & lorsque l'express se mit en route on faisoit l'inventaire de l'artillerie & des effets de quelque valeur que l'ennemi y avoit laissés. Il n'y a eu de notre côté que 2 miliciens tués & 1 blessé. Don Manuel Dambrini a eu au bras une blessure inquiétante.

Cette reprise n'est pas aussi importante pour nous qu'elle est funeste à nos ennemis, qui étant chassés de la rivière San-Juan, conviennent que leur expédition leur a coûté 5000 hommes de troupes & plus de 1,000,000 de liv. sterl. On doit ce succès aux sages mesures, à l'ardeur & à la persévérance du président de Guatimala & des troupes qui l'ont suivi dans cette expédition, & qui ont exécuté ses ordres avec autant d'activité que de valeur.

I T A L I E.

ROME (le 10 Juin.) Le mariage du comte Louis Onesti-Braschi, neveu du Pape avec Mlle. Constance Falconieri s'est fait le 4 de ce mois, dans la chapelle Sixtine. S. S. leur a donné la bénédiction nuptiale, & leur a fait le présent d'un chapelet de pierres précieuses montées en or avec une médaille entourée de brillans. — Le 5 de ce mois, le duc Grimaldi, ambassadeur d'Espagne, a tenu sur les fonts de baptême, au nom du Roi, son maître, le fils

15. *Juillet* 1781. 431

du prince Doria & lui a donné pour premier nom celui de Charles; cette cérémonie s'est faite avec la plus grande pompe dans la chapelle du dit prince. Vingt cardinaux, les ambassadeurs & ministres des cours étrangères, des Grands d'Espagne & autres personnes du premier rang y ont assisté. Entr'autres présens considérables qui ont été distribués à cette occasion, on a distingué celui que remit le duc Grimaldi à la princesse Doria, & qui consiste dans le portrait de Sa Majesté Catholique, garni de gros brillans.

Par le courier ordinaire du Saint Siège arrivé le 7 on a appris que le 3 de ce mois à onze heures on a ressenti à Cagli, petite ville du duché d'Urbin, une terrible secoussè de tremblement de terre qui a duré environ deux minutes. Elle a renversé l'église cathédrale, a causé la mort d'un prêtre qui disoit la Messe, de deux clercs & de 20 autres personnes; M^r. l'évêque qui étoit aussi dans l'église, a été préservé comme par miracle. Cette secoussè a fait de grands ravages dans deux endroits voisins dits Piobacco & Apechio, qu'on croit entièrement ruinés avec tous les habitans. On s'attend à apprendre des malheurs causés en d'autres endroits par ce redoutable fléau.

MANTOUE (*le 10 Juin.*) Le 29 Mai à 9 heures du matin, le feu prit à la salle des spectacles qui fut réduite en cendre en moins de deux heures *. Cet incendie qui menaçoit toute la ville, où il se tenoit une

* Dern.
Journ. pag.
377.

grande foire, cessa au même tems, graces aux arrangemens de la police; mais nous sommes privés d'un ornement qui a servi souvent de modele à d'autres pais. Mgr. l'Archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie, informé de ce triste accident par plusieurs estafetes, arriva ici le 31 au matin. La présence de ce Prince ne contribua pas peu à ranimer nos habitans consternés.

FLORENCE (le 15 Juin.) Depuis une secousse de tremblement de terre que nous avons ressentie ici le jour de la Pentecôte, on a appris qu'elle a causé des dommages bien grands en diverses provinces, sur-tout dans le Casentino, la Romagne &c. La secousse fut si violente à Arezzo, que le peuple courut en foule pour y faire découvrir l'image de St. Donat, son protecteur, & Mgr. l'évêque ordonna des prieres publiques; mais le plus grand mal est ce qui s'est passé en Toscane dans la ville de San-Sepolcro, dont le territoire n'a cessé d'être agité pendant 48 heures, Il n'y a point de maison ou fabrique en la dite ville qui n'ait souffert. Le séminaire est inhabitable: le dôme est endommagé en quelques endroits: la galerie du couvent des Mineurs-observantins est rainée en grande partie. L'église des PP. Servites a plus souffert, & tous les habitans dans une consternation inexprimable se sont enfuis vers la campagne. Les dommages ne sont pas moins considérables dans la piéve de St. Etienne & autres endroits voisins de

15. Juillet 1781.

433

la montagne. Cet horrible fléau s'est encore étendu dans l'état-ecclésiastique & dans la ville de Castello; le choc fut tel & l'ondulation si extraordinaire que les habitans en craignirent la ruine totale: les voutes s'entr'ouvrirent & toutes les maisons menacent ruine: la cathédrale ne peut plus servir. La foule étant grande à Ste. Marie-Majeure, & chacun voulant sortir à la fois par une des portes principales, peu s'en fallut qu'il n'y eût beaucoup de personnes écrasées. Dix minutes après, on ressentit une 2e. secousse avec une impétuosité semblable à la première, de sorte que tous les habitans sortirent des murs, croiant trouver plus de tranquillité dans les campagnes. On prétend qu'en la ville de Cagli au duché d'Urbino située au bas de l'Apennin, il a péri sous les ruines au-delà de 200 personnes: d'autres villes & villages ont été détruits &c. Le Grand-Duc de Toscane, informé des dommages, occasionnés par ces événemens effraians dans les communautés di Modigliana, Terra-del-Sole, Borgo-San Sepolcro, Sextino, y a envoyé aussi-tôt par un exprès de grosses sommes d'argent à distribuer entre ceux qui y sont réduits dans la plus grande misère, & a rendu en outre un édit, par lequel il les exempte de toute taxe onéreuse pendant le cours d'une année.

A L L E M A G N E.

VIENNE (le 10 Juin.) Avant son

départ, l'Empereur a été si occupé, que deux secretaïres étoient obligés d'écrire du matin au soir, presque sans interruption. Entr'autres réglemens que S. M. I. a faits, il se trouve la déclaration suivante en faveur des Juifs.

1°. Je veux que les enfans des Juifs soient admis dans toutes les écoles publiques; & qu'avant y avoir achevé leurs études & étant pourvus d'attestations suffisantes de capacité, ils soient admis à exercer toutes sortes d'emplois.

2°. Dès-à-présent & dans toutes les villes, les Juifs ne seront plus obligés de porter une marque distinctive; & il leur sera permis de s'habiller à leur gré.

3°. Ils pourront occuper tel logis & dans tel quartier qu'ils voudront.

4°. Et puisque leur commerce, sujet à tant d'entraves, outre les charges énormes qu'ils supportent, les réduit à l'impossibilité de subsister, ce qui les force souvent à recourir à l'usure; leur négoce sera aussi facilité, & on leur permettra de pouvoir commercer dans toutes especes de marchandises & d'établir des manufactures par-tout où ils voudront.

5°. Il leur sera encore permis de prendre à ferme toute sorte de terres, même de cultiver eux-mêmes les champs: à cet effet, je veux expressément, que les terres prises à ferme par les Juifs, ne soient pas labourées par des Chrétiens, mais le soient par eux-mêmes, afin qu'ils deviennent ainsi par ce travail utiles à l'état.

6°. Pour faciliter la décision de leurs procès & éviter les fraix des procédures, tout ce qui est relatif au commerce sera à l'avenir écrit en langue allemande, sans y employer des caractères hebreux (a).

(a) Ces arrangemens faciliteront l'instruction de ce peuple merveilleux par son aveuglement

15. Juillet 1781.

435

Par ordre de S. M. il a été fait fâvoir à tous les tribunaux du royaume de Hongrie , qu'à l'avenir aucune puissance tant féculiere que réguliere , n'eût à infliger la moindre peine ni châtement aux filles enceintes , à moins qu'il ne fût prouvé & certain qu'elles auroient cherché à faire avorter leur fruit ; dans ce cas feul , il fera procédé avec toute rigueur contre elles.

La féconde de ces deux réfolutions , en date du 20 Avril dernier , eft celle-ci.

Sa Maj. Imp. & Royale Apoft. n'a pu voir qu'avec furprife que parmi les chofes dites faculté de difpenfer & d'abfoudre , accordées par le St. Siège aux Ordinaires , celle d'abfoudre des cas réfervés , exprimés dans la Bulle *In cœna Domini* y foit notamment mentionnée. Comme une femblable faculté d'abfoudre préfuppofe l'obligation de

ment & fes malheurs , le dépouilleront peut-être d'une partie de fa barbarie , & de fes vices. Son caractère qui paroît ineffaçablement défini , fes ufages , fon attachement à fa loi le diftingueront d'ailleurs fuffifamment des nations avec lesquelles une difperſion étonnante l'a mêlé fans l'avoir jamais confondu. Il eft remarquable que les difpofitions faites en fa faveur en différens tems & par divers Souverains n'ont jamais fubſiſté long-tems dans toute leur étendue. La conduite de quelques forcenés * ou quelques autres caufes imprévues aiant toujours dérogré aux bienfaits qui fembloient lui être affurés d'une maniere folide. 1. Sept. 1774 , page 271. — 15. Nov. 1777 , page 408. — Disc. fur divers ſujets t. 2. page 437.

la demander , ainsi que si cette Bulle eût été reçue & acceptée dans tous ses points (a) ; S. M. qui ne peut & ne veut admettre une telle supposition , ordonne de la manière la plus précise que les Ordinaires aient à considérer dorénavant comme nulle cette faculté d'absoudre , fondée sur une supposition absolument fautive , & qu'ils aient immédiatement à donner au clergé & à tous leurs dépendans les instructions nécessaires & relatives , pour se conformer à cette volonté.

FRIBOURG (le 10 Juin.) L'émeute est entièrement dissipée. Le principal auteur , Pierre Nicolas Chenaux , de la Tour de Trême , bailliage de Gruyère , homme sans mœurs & sans conduite , qui avoit dissipé en faste & en débauches le plus beau des patrimoines , fut tué le 5 de ce mois au matin par

(a) Cette Bulle , dont la date est très-incertaine , est attribuée par quelques critiques à Boniface VIII ; mais elle a été augmentée de plusieurs additions faites dans des tems postérieurs. — Composée dans un siècle où l'opinion du pouvoir temporel étoit dominante dans les écoles de théologie & de jurisprudence ; elle se ressent nécessairement de cette erreur alors générale. On a cessé de la fulminer à Rome depuis le pontificat de Clément XIV. Si les Papes ont quelques fois agi suivant les principes faux , mais recus ; ils ont été prompts à revenir de leur illusion , dès que la vérité a paru dans un jour suffisant pour prévaloir contre des erreurs consacrées par l'autorité & l'ancienneté.

un de ses camarades, qui déclara ensuite avoir voulu l'arrêter & le livrer, pour mettre fin aux maux dans lesquels il plongeoit le pais. La sentence portée contre ce scélérat, fut exécutée sur son cadavre. Sa tête, séparée de son corps, fut clouée à la porte de la ville, la face tournée contre le lieu de sa naissance, & le tronc fut écartelé. Le plus coupable après lui, est nommé Nicolas Castellar, avocat & secretaire de la justice, homme orgueilleux & brutal. Il s'embarqua le 6 à la Tour de Peylz près Vevey, en habit de châtreux, pour passer à Ripailles, où il arriva le 7. On fit passer des réquisitions au premier juge de Thoum, par un exprès parti le 9 à 3 heures après-midi, & l'on espéroit qu'il seroit arrêté. Le 11, tout étoit tranquille; & le 13, l'état fit publier la proclamation suivante.

Si les troubles qui ont agité dernièrement une partie de notre état, & les attentats commis contre l'autorité souveraine, ont excité notre douleur & notre indignation, la divine Providence a daigné nous ménager des motifs bien satisfaisans de consolation par les preuves les plus convaincantes de l'amitié confédérale, & les secours prompts & nécessaires de nos alliés. — Un autre motif bien propre à calmer notre douleur, c'est que les excès auxquels s'est livrée la plus grande partie de ceux qui ont eu le malheur de suivre les auteurs des criminels attentats qui viennent de se passer, ont moins été occasionés par leur propre mauvaise volonté, que par l'effet de la séduction causée par

Les imputations scandaleuses & calomnieuses répandues contre nous par les auteurs de la rébellion ; comme entr'autres que notre sainte religion étoit en danger, que nous étions intentionnés de mettre un impôt sur les chevaux & le bétail, que nous nous proposons de priver nos chers sujets de la jouissance des communes, & de nous attribuer par des loix injustes une partie de leurs biens & terres, de vouloir faire lever une milice pour la remettre à des princes étrangers, priver nos chers bourgeois d'une partie du sel que nous avons coutume de leur faire distribuer annuellement, & par plusieurs autres inventions odieuses, enfantées par la méchanceté la plus noire. — La fin tragique du chef de la conjuration, la faisie & l'évasion de ses principaux complices, la dispersion des autres coupables, mettent le gouvernement & le peuple à l'abri des dangers auxquels ils ont été exposés ; notre amour paternel pour nos chers sujets ne nous permet pas de différer de saisir tous les moyens les plus prompts & les plus efficaces pour rétablir l'ordre & la tranquillité parmi eux. Nous accordons dès-à-présent un oubli & un pardon entier à tous ceux qui, par séduction ou menaces, se sont laissé entraîner à se joindre aux séditieux, sous condition & dans l'entière confiance qu'ils se tiendront désormais tranquilles, & s'efforceront de faire oublier leur égarement par une conduite irréprochable, ainsi qu'il convient à tous bons & fideles sujets. Nous déclarons ensuite que si la griéveté des horribles attentats dont les auteurs & les principaux fauteurs de la rébellion se sont rendus coupables, nous oblige à statuer des exemples & à assurer la tranquillité publique par la punition de ces criminels, nous écouterons beaucoup plus la voix de la clémence que celle de la rigoureuse justice, &c.

FRANCFORT (le 25 Juin.) Le 21 au
matin

matin, M^de. l'Archiduchesse Marie-Christine & le Duc Albert de Saxe-Teschén ont continué par eau leur route vers les Pais-bas , & M^{gr}. l'Archiduc Maximilien , Grand-Maître de l'Ordre-teutonique &c , qui les avoit accompagnés jusqu'ici , est retourné à Mergentheim. L. A. R. ont reçu , durant leur séjour en cette ville , une visite très-obligeante de S. A. S. le Prince héréditaire de Hesse , qui étoit venu de Hanau avec la Princesse son épouse , & sa jeune & aimable famille. La présence de ces illustres hôtes a donné un nouveau lustre à notre ville , dont ils ont agréé les divertissemens &c.

P O L O G N E.

DANTZIG (*le 15 Juin.*) Le Roi de Prusse , accompagné du seul général Pritnitz , est arrivé le 6 de ce mois à Graudentz pour y faire la revue annuelle de tous les régimens de la Prusse-orientale & occidentale , lesquels forment une armée d'environ cinquante mille hommes. Ce Monarque a été très-fatisfait des manœuvres de ses troupes. Le général Polkonski , dont le régiment se trouve en garnison à Elbing , n'étant plus en état d'assister à la revue à cause de son âge fort avancé , a obtenu sa démission avec une pension de mille écus. Sa Majesté s'est remise le 12 en route pour retourner à Potsdam.

Notre commerce est dans un état fort languissant. La navigation vers la Hollande est

entièrement suspendue , celle pour l'Angleterre va encore son train , nombre de nos navires , chargés de bois de construction continuent de partir pour les chantiers de la marine royale en Angleterre.

Le tems sec que l'on a ici depuis bien longtems , ne nous promet rien de favorable à l'égard de la prochaine récolte. Depuis Pâques il n'a plu qu'une seule fois ; de sorte que les terres de nos environs sont tout-à-fait desséchées. L'on écrit aussi de la Casubie , où les terres sont fort sablonneuses , que tout ce qu'on y avoit semé , se trouve perdu & qu'on y aura une grande disette de foin. L'importation des bleds n'est pas forte cette année ; elle est beaucoup plus considérable à Elbing , où le commerce devient très florissant , pendant que le nôtre diminue d'année en année. Les bois , les toiles de Pologne & les bleds sont les seuls articles , qui soutiennent encore notre commerce ; & celui des bleds souffre néanmoins beaucoup aujourd'hui par la suspension de la navigation hollandoise & le manque de navires neutres.

Le last de seigle coûte 200 florins & celui du meilleur bled 320 à 400. Il n'est encore arrivé ici cette année que 130 navires.

D A N N E M A R C K.

COPPENHAGUE (le 16 Juin.) Le 7 de ce mois vers le soir on amena à la citadelle de cette capitale sous une forte escorte le chambellan Beringschiold. On lui a

15. *Juillet* 1781.

441

mis les fers aux pieds & il a été placé dans la même chambre qu'a occupé le malheureux comte de Brand. On assure qu'on prépare encore à la citadelle trois ou quatre autres chambres, destinées à la détention d'autant de prisonniers d'état. Quant au crime du chambellan, c'est encore un mystère pour le public; plusieurs prétendent qu'il entretenoit une correspondance illicite avec la cour de Stockholm, & que son dessein étoit de rendre le ministère actuel odieux aux peuples pour fomenter une sédition. Quoiqu'il en soit, le sort du prisonnier n'est guere regretté; on le dit d'un mauvais caractère, d'un esprit mal-faisant, peu religieux & intrigant au dernier degré.

A N G L E T E R R E.

LONDRES (*le 20 Juin.*) L'amiral Digby est nommé pour aller relever l'amiral Arbuthnot dans le commandement de l'escadre angloise qui se trouve dans l'Amérique-septentrionale, & il partira incessamment avec 6 vaisseaux de ligne, devant amener aussi 6 régimens pour renforcer l'armée royale à la Nouvelle-Yorck, laquelle d'après le dernier état qu'on en a reçu, montoit encore à 20 mille hommes, indépendamment des détachemens qui en ont été faits. — Le duc de Glocester revint ici le 18 d'un voyage qu'il a fait au Pays-bas autrichiens, où il a salué l'Empereur & s'est entretenu avec lui. On dit que S. A. R. repartira au premier

jour pour le continent , accompagné du chevalier York. — La flotte commandée par l'amiral Darby croise entre les Sorlingues & Ouessant , tant pour attirer M^r. de la Motte-Piquet au combat , au cas qu'il ait remis en mer comme on l'assure , que pour attendre notre flotte marchande des isles du Vent , dont l'arrivée doit être prochaine. L'amiral Parker qui croise dans la mer du Nord , a rencontré la flotte revenue de la Jamaïque , & l'escortera jusques dans la Tamise , ainsi que les autres navires destinés pour notre port. L'amiral Digby partira dans peu de jours pour l'Amérique.

Une gazette-extraordinaire, publiée le 9 Juin, contient l'extrait d'une lettre du commodore George Johnston au comte de Hillsborough, secretaire d'état, datée à bord du Romney, dans la rade du port Praya, en l'isle de St. Jago, le 30 Avril, apportée par le capitaine Lindsay, de la chaloupe de guerre le Porto. Dans l'impossibilité de placer ici cette piece de 4 pages *in-folio*, nous devons nous contenter d'en donner l'abrégé, qui suit.

L'escadre angloise se trouvoit le 16 Avril au matin à l'ancre au port Praya en l'isle de St. Jago, une de celles du cap Verd : elle étoit composée du vaisseau le Romney de 50 canons, que montoit le commodore Johnston ; le Héros de 74, le Monmouth, de 64, le Jupiter & l'His de 50 ; de la bombarde la Terreur ; du brulot l'Infernal ; & du cutter le Rattlesnake, avec 13 vaisseaux de la compagnie angloise des Indes, plusieurs bâtimens de transport ou vivriers &c. Le commodore se trouvoit absent de son vaisseau ; &

plus de 1500 personnes de la flotte étoient à terre, lorsque l'Isis fit le signal de 11 vaisseaux étrangers, qui s'avançoient vers le port. Le commodore se rendit sur le champ à son bord, & prépara ses vaisseaux au combat. Le commandant françois commença avec beaucoup de courage l'attaque, dont Mr. Johnston rend compte en détail. Le résultat de ce récit un peu confus est, que les François échouèrent dans leur entreprise & se retirèrent, laissant un de leurs vaisseaux au milieu de l'escadre angloise. Mr. Johnston dit être sûr, que ce vaisseau amena son pavillon, quoique d'autres crussent, que le pavillon avoit été abattu par un coup. Quoiqu'il en soit, il eut le bonheur d'échapper dans un état si fort délabré, que ses trois mâts tombèrent l'un après l'autre, pendant qu'il tâchoit de regagner son escadre: il y réussit & fut pris à la remorque par un des siens. Cependant Mr. Johnston se préparoit à aller attaquer l'escadre françoise, qui avoit formé la ligne en pleine mer; mais il fut empêché par plusieurs obstacles, notamment par la désobéissance du capitaine Sutton, commandant le vaisseau l'Isis, qui ne répondit pas à ses signaux, & qui voulut ensuite se dispenser de le suivre sous différens prétextes. A la fin de sa lettre Mr. Johnston ajoute à ses fortes plaintes contre le capitaine Sutton, qu'il a cru devoir le mettre aux arrêts. (C'est le même, qui fut accusé de n'avoir pas fait son devoir dans un combat contre le vaisseau de guerre hollandois, le Rotterdam, cap. Volbergen, & qui fut réprimandé à ce sujet par le conseil de guerre, qui l'avoit jugé.) La mer étant devenue plus houleuse, & le soleil étant près de se coucher, Mr. Johnston, dans l'alternative de suivre l'escadre françoise durant la nuit ou de se conserver près de son convoi, prit le dernier parti, comme sujet au moins de risque & de reproche. Les François avoient pris le Hinchinbrocke, vaisseau de la compagnie des Indes, & le brulot l'Infernal:

le premier fut repris le lendemain par l'escadre angloise, & l'Infernal la rejoignit également, aiant été abandonné par les François. Vingt-cinq hommes de cette nation, qui se trouvoient sur le Hinchinbrooke, lors de sa reprise, rapportèrent, que l'escadre, qui avoit attaqué celle de Mr. Johnston, étoit composée des vaisseaux le Héros de 74, monté par Mr. de Suffren, brigadier des armées; l'Annibal de 74, cap. de Trémignon; l'Artésien de 64, cap. de Cardaillac; le Sphinx de 64 cap. Duchillau; le Vengeur de 64, cap. le chevalier de Forbin; de 4 vaisseaux François des Indes; & de 5 vaisseaux de transport, armés en flutte, tous doublés en cuivre; que l'Annibal avoit été le vaisseau démâté; & que Mr. de Cardaillac qui avoit le premier apperçu l'escadre angloise, avoit été tué dans le combat; que ce capitaine, aiant demandé à Mr. de Suffren, " ce qu'il devoit faire, si les forts portugais faisoient feu sur lui ", le commandant avoit répondu, *qu'il devoit alors faire également feu sur eux.* La perte, que les Anglois ont faite dans cette action, est d'un lieutenant du Jason, vaisseau de la compagnie des Indes, d'un capitaine & de 3 lieutenans des troupes de terre, de 2 autres officiers, & 36 soldats ou marins tués; 3 officiers & 148 soldats ou marins blessés &c.

Le commodore Johnston, en étant au capitaine Sutton le commandement de l'Isis, l'a confié au capitaine Robert Lumley, qui commandoit la chaloupe le Porto. Cependant, malgré les plaintes du commodore contre ce capitaine, le public, voiant que de tous les vaisseaux de l'escadre de Mr. Johnston, l'Isis est celui qui a le plus perdu, se défie de son impartialité, d'autant plus que son récit même porte l'empreinte du désordre & de la confusion. L'on trouve

15. Juillet 1781.

445

entr'autres à ce sujet dans les feuilles de Londres l'article suivant.

Le capitaine Sutton, aiant été suspendu dans le commandement de son vaisseau, écrivit au commodore Johnston pour demander un conseil de guerre; ce que le commodore refusa expressément, alléguant qu'en sa qualité de commandant en chef d'une escadre distincte il n'étoit responsable qu'au Roi de sa conduite. Il en a résulté, que le capitaine Sutton a écrit à ses amis à Londres de porter une accusation formelle contre le commodore, comme le seul moyen efficace de tirer convenablement ce sujet au clair: voici à-peu-près la teneur de cette accusation.

Que le commodore Johnston, quoiqu'aïant été informé par le gouverneur de St. Jago, que les François y avoient contracté pour des fournitures d'approvisionnement à faire pour la flotte de Mr. de Suffren, qui y étoit attendue dans peu, avoit négligé cette information, & n'avoit pas placé ses vaisseaux en ligne de bataille, comme il auroit dû le faire: qu'à l'apparition d'une flotte ennemie il n'avoit pas fait le signal de mettre des embossures aux cables; mais au contraire qu'il avoit permis, que sa flotte fût attaquée en confusion; au moyen de quoi lui, capitaine Sutton, s'étoit vu exposé au feu de la flotte entière, seul & sans être secondé, dans un danger imminent de se voir couper les cables & entraîner: que lui, commodore Johnston, après cette attaque confuse, avoit souffert qu'un vaisseau, qui étoit un spectacle de détresse, fût emmené à la remorque, à la vue de la flotte du Roi, & en plein jour: qu'il ne fit pas non plus tout ce qui dépendoit de lui pour joindre la flotte ennemie, qui devoit être battue & se retirer; mais qu'il permit qu'elle échappât; au moyen de quoi l'on perdit une occasion glorieuse & l'honneur du pavillon britannique fut terni.

La cour a rendu public l'extrait suivant

d'une lettre du vice-amiral Edouard Hughes, datée de Bombay, le 2 Janvier dernier. " Je fis voile de la rade de Madras, le 17 Octobre dernier, pour aller au secours de Tellichery, place de cette côte, qui étoit investie par les Noirs & par un détachement des troupes d'Hyder-Ali, & aller delà à Bombay pour y faire réparer les vaisseaux. J'arrivai, le 27 Novembre, à la rade de Tellichery, où je trouvai deux senauts armés de la compagnie & un bâtiment de transport, qui peu de jours auparavant avoient apporté des munitions & des provisions à la garnison de cette ville. Les bateaux armés des vaisseaux enleverent en même tems dans la rade de Calicut, un des vaisseaux d'Hyder-Ali & en firent échouer un autre; mais dans le cours de cette opération, la frégate la *Sartine*, s'étant avancée sur les bas-fonds pour canonner les bâtimens de l'ennemi, toucha les roches & se perdit entièrement. On ne put sauver qu'une partie de ses agrès. Aiant laissé un capitaine de marines, 4 officiers, 108 hommes & 1000 barils de poudre à Tellichery, pour la défense de cette place, jusqu'à l'arrivée d'un renfort de Bombay, je fis voile vers ce port avec toute l'escadre, le 5 Décembre dernier. Etant le 8 du même mois, à la hauteur de Mangalore, principal port d'Hyder-Ali sur la côte de Malabar, j'y vis à l'ancre, 2 vaisseaux, 1 grand senaut, 3 caïches & plusieurs bâtimens plus petits, sur lesquels flot-
toit le pavillon d'Hyder-Ali. Je ferai cette

15. *Juillet* 1781.

447

rade avec mon escadre , & je reconnus qu'ils étoient tous vaisseaux de force , armés en guerre : je m'approchai d'eux autant que le permettoit la sûreté de mes vaisseaux , & je donnai ordre aux bateaux armés de l'escadre , de les attaquer & de les détruire , sous la protection du feu des deux senauts armés de la compagnie & de la prise qu'ils avoient faite à la rade de Calicut , lesquels étoient mouillés sur les bas-fonds. Cette opération fut conduite avec une intelligence & une activité qui font honneur aux officiers & aux hommes qui montoient ces bateaux armés. En deux heures ils prirent & brûlèrent les deux vaisseaux , l'un de 28 , l'autre de 26 canons : l'ennemi fit sauter en l'air une caiche de 12 canons au moment où nos gens l'abordoient ; une autre caiche de 10 canons qui coupa ses cables & essaya de gagner le large , fut prise , la troisième & les petits bâtimens furent tous forcés d'échouer sur le rivage ; un senaut seul réussit à s'échapper en entrant dans le port , après avoir jetté à la mer pour s'alléger , tout ce qu'il avoit à bord. L'escadre a perdu dans cette expédition , le lieutenant Gomm & 10 hommes : les lieutenans Sutton & Maclellan & 51 hommes ont été blessés : plusieurs sont morts depuis. Je suis arrivé ici le 20 Décembre & aiant sur le champ fait travailler au radoub & à la réparation des vaisseaux , j'espère que tout sera remis en état au mois de Mars prochain „

Il est arrivé , le 15 , des dépêches de la

Caroline, apportées par la Résolution, cap. Douglas, qui, partie de Charlestown le 7 Mai, vient de mouiller dans les Dunnes: ces dépêches contiennent l'avis de la prise faite par l'Orphée & le Roebuck, de 2 frégates françoises & de 7 navires marchands venant du cap St. Domingue, qu'elles escortoient. Les frégates avoient été conduites à Charlestown, & les bâtimens de commerce, envoiés à New-York. Elles portent aussi que le lord Cornwallis aiant embarqué ses troupes au cap Fear, le 4 Mai, étoit allé joindre Arnold en Virginie, & que sur cet avis, le général Green s'étoit mis en marche avec une partie de son armée, pour s'opposer à leurs entreprises dans cette province, après s'être réuni au général Davidson. Le cap. Douglas a été arraisonné par un bâtiment de la flotte de l'amiral Darby, qui l'a informé de la prise qu'elle a faite à la hauteur de Plymouth d'une frégate françoise de 28 canons.

FRANCE.

PARIS (le 30 Juin.) Le Roi vient de nommer conseiller d'état d'épée au conseil des parties, M^r. le baron de Breteuil, ambassadeur du Roi près de l'Empereur: S. E. y est entrée le dix-huit de ce mois en cette qualité. Mde. de Louvois, ci-devant baronne de Vanheuffe, qui vient de mourir en Hollande, a fait son légataire universel le même ministre qu'elle avoit connu, lors

15. Juillet 1781.

449

de son ambassade en Hollande. Cette Dame fort riche & sans enfans, lui donne tout son bien outre un mobilier immense : on fait qu'elle avoit 80 mille liv. de rente provenant d'un capital placé à deux & demi pour cent d'intérêts. Son mari n'hérite par sa mort que d'environ 38 mille livres.

On a reçu l'avis que M^r. le comte de Grasse est heureusement arrivé avec tout son convoi à la Martinique, le 2 de Mai, après avoir eu un vif engagement le 29 Avril, avec l'escadre de l'amiral Hood, qui a extrêmement souffert, & s'est retirée ensuite à Ste. Lucie, où l'amiral Rodney doit l'avoir rejointe avec sa division, aiant évacué St. Eustache & les autres isles hollandoises. M^r. de Monteil doit aussi s'être réuni avec 6 vaisseaux à l'escadre de M^r. de Grasse ; ainsi notre supériorité est absolument décidée dans ces parages. Il est question de se l'assurer également aux Indes-orientales, & l'on va y envoyer encore 5 vaisseaux de ligne & plusieurs frégates, mais on ne nomme pas encore le commandant de cette nouvelle escadre. Cependant s'il faut en croire tous les avis de la côte de Coromandel & du Bengale, ce renfort seroit assez inutile. Les forces parties dès le mois d'Octobre de l'isle Maurice doivent avoir achevé l'ouvrage si bien commencé par Hyder-Ali. On attend avec impatience des détails authentiques de ces opérations.

Suivant les lettres d'Espagne Don Louis de Cordova n'a pas été si heureux que l'été

dernier ; après s'être éloigné dans sa dernière croisière près de 200 lieues des côtes, il n'a rien rencontré & doit être rentré à Cadix ; mais on est assuré qu'il remettra incessamment à la voile pour suivre le plan d'opérations arrêté entre les cours de Madrid & de Versailles.

Suivant les mêmes avis on attend à chaque instant à Madrid la nouvelle de la prise de Pensacola & de la réduction entière de la Floride. Don Solano retournera d'abord à la Havane & ramènera ensuite en sûreté les riches galions qui n'avoient pu en partir jusqu'à présent.

M^r. le comte de Guichen avoit envoyé un courier à M^r. le ministre de la marine, pour lui demander quelques éclaircissèmens sur les instructions qu'il avoit reçues. Il doit avoir eu la réponse du ministre ; ainsi nous croïons qu'il aura appareillé, si le vent a été favorable. On ne croit pas que le Lion & le Dauphin-royal accompagnent les vaisseaux de l'Inde plus loin que les caps : le St. Michel au contraire conduira jusqu'à St. Domingue tous les bâtimens rassemblés à l'isle d'Aix.

On a trouvé dans la cave d'un marchand de vin de cette ville, rue Dauphine, à cinquante pas de la Seine, un os d'une grosseur énorme. Le propriétaire ne pouvant venir à bout de le remuer, & voulant le dégager de la glaise où il étoit enseveli depuis des siècles, l'a fendu par le milieu avec une massue & des coins de fer ; le sieur R. de

15. Juillet 1781.

457

Paul de Lamanon qui l'a examiné attentivement & décrit dans le Journal de physique, dit que cet os a huit pieds & demi de longueur, quatre pieds & demi de circonférence dans l'endroit le plus épais, & qu'il pèse environ 500 livres: il est dans son état naturel & n'est point pétrifié. Le sieur de Lamanon prouve qu'il a appartenu à la tête d'un animal aquatique du genre des cétacées (a).

Plusieurs personnes ont été un peu scandalisées des battemens de main dont retentissoit la chapelle de l'académie françoise, lors de l'oraison funébre de l'Impératrice par M^r. Boismont *; on auroit cru que la sainteté du lieu & l'impression d'une cérémonie lugubre arrêteroient les faillies d'une admiration trop vive. Parmi divers passages de ce discours, qu'on répète avec plaisir, on distingue le suivant: *Vous le savez, Messieurs, dit cet académicien dans son exorde, la cendre des Rois, quels qu'ils soient, est toujours respectée: vivans, on les trompe, morts, on les loue; c'est la dernière des flatteries auxquelles le trône les a condamnés, tant le nom de Roi est fatal à la vérité! mais cette louange qui rampe à leur suite, dernier effort de l'adulation expirante, s'éteint elle-même avec les flambeaux qui éclairent leurs funérailles.* On

(a) Réflexions sur ces sortes de fossiles 1. Juillet 1779. p. 343.

n'est pas si content à beaucoup près du parallèle de Marie-Thérèse avec Elifabeth, Reine d'Angleterre. Tout l'art de l'orateur n'a pas suffi pour rendre cette comparaison tolérable, & un orateur chrétien n'eût jamais dû se la permettre.

Il paroît un mandement de M^r. l'archevêque de Vienne (Le Franc de Pompignan) contre la nouvelle édition complète des Ouvrages de Voltaire. Il est écrit avec cette force, cette dignité qui caractérisent tous les ouvrages de ce savant & zélé prélat.

*si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hæc defensa fuissent.*

Extrait d'une lettre de Paris.

Le feu de l'opéra a été vu de Pontoise, de Chantilli & autres lieux, c'est-à-dire, de six lieues à la ronde. Les charbons ardents & les étincelles ont été portés jusques dans la rue St. Martin, dans le fauxbourg Montmartre, à la douane, à la bibliothèque du Roi &c, mais on prit les précautions nécessaires pour les empêcher de mettre le feu. On avoit placé des ouvriers sur les toits & d'autres endroits les plus exposés avec des pompes. Les particuliers de la rue des Bons-Enfants, du cloître de Saint-Honoré &c, veilloient de même à la conservation de leurs maisons; mais si le tems n'avoit pas été calme toute la nuit, tous leurs soins auroient bien pu être inutiles. L'ordre & l'activité qui ont regné dans la

15. Juillet 1781.

453

distribution des secours méritent de grands éloges : c'est à trois pompes placées par le sieur Morat qu'on doit la conservation des bâtimens de la cour des fontaines & du grand escalier. J'avois pris des hommes retrécis de deux à 3 pieds pour des enfans. Les 11 cadavres sont ceux de 2 danseurs figurans nommés Danguy & Beaupré, cinq ouvriers machinistes, deux tailleurs, un pompier & un enfant de 8 à 9 ans. La plupart des femmes, entre autres les demoiselles Heissel, Laguerre, Torlay, Coulon &c, étant dans des loges au rez de chaussée, eurent le tems de se sauver à moitié habillées; les figurans qui s'habillent aux troisiemes, passerent sur les combles, & d'un toit à l'autre parvinrent à se sauver, mais avec beaucoup de risque. Quelques-uns sauterent du second étage & ne se sont pas blessés. On trouve encore tous les jours dans les décombres, des membres d'hommes à demi consumés par les flammes: ce spectacle est d'autant plus affligeant qu'il est clair d'après cela qu'on ne saura jamais au juste le nombre des malheureuses victimes de cet accident. J'ai fait hier le tour de ce gouffre de feu; il y a toujours dans les caves un brasier ardent qui de tems en tems jette des flammes comme un volcan. Il y a sans cesse dix pompes qui lancent de l'eau; on dit qu'on en a dépensé trois mille tonneaux. Malgré cela tout ne sera éteint que dans trois ou 4 jours. Les loges des premiers acteurs dans le petit foïer n'ont pas été endommagées.

dommagés, non plus que la salle des comptes : le grand foïer a souffert par les flammes qui sortoient de la salle. Les bustes de Rameau & de Lulli, privés de leur appui, sont tombés & se sont brisés : il n'est resté de bout que ceux de Quinault & de Gluck. Comme on ne peut plus ni vivre ni respirer sans spectacles, on construit une salle en bois en attendant que la nouvelle soit prête. On avoit demandé à Sa Majesté la permission de représenter au Louvre, mais le Roi a répondu qu'il ne vouloit pas exposer le Louvre à être brûlé.

Le feu a encore pris il y a quelques jours pendant la nuit chez un loueur de carrosses près de la place royale dans des écuries, des greniers à foin, &c. L'incendie a causé la mort de 28 à 30 chevaux, & a brûlé plusieurs voitures & deux ou trois angars fort vastes, sans compter la paille, le foin &c.

Suite du réquisitoire de Mr. Seguiet contre l'abbé Raynal.

L'auteur se récrie contre les préjugés ; mais qu'entend-il par préjugés ? Il entend ce que la religion & l'état ont de plus sacré, c'est-à-dire, la forme de l'administration politique, du gouvernement civil, les dogmes & les mystères de la religion, les fondemens inébranlables de notre sainte croïance, & le respect dû aux ministres destinés à annoncer aux fideles la morale de l'Evangile & les vérités de la foi.

Il traite de l'influence de l'opinion sur les mœurs ; mais c'est en s'élevant au-dessus de toutes les opinions généralement reçues ; de même qu'en affectant pour les mœurs le respect

est le plus profond, il fait les plus grands efforts pour en détruire le principe.

Il élevé des questions sur le bonheur de l'homme ; mais, sous prétexte de rendre l'homme plus heureux, il n'a d'autre dessein que de le plonger dans un abyme de malheurs, d'autant plus redoutables qu'il lui enleve le dogme précieux de l'immortalité de l'ame, ce fruit merveilleux de l'imagination, qui n'a été inventé, dit-il, que pour tourmenter l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par la crainte des puissances invisibles, & le réduire à une condition plus fâcheuse que celle dont il avoit joui jusqu'alors. Enfin l'auteur rassemble toutes ses forces pour multiplier l'éloge de la philosophie ; & l'on voit sans surprise, qu'il entend par cette expression non pas cette science sublime, qui n'est autre chose que la recherche de la vérité & l'amour de la sagesse, mais cette philosophie audacieuse qui ne s'occupe qu'à détruire, & qui ne fait rien substituer à ce qu'elle a détruit ; qui ne connoît d'autres loix que ses assertions, d'autres lumieres que ses préceptes, d'autres guides que des incrédules, d'autres sectateurs que ses esclaves.

Faut-il vous faire en ce moment le tableau de cette philosophie, tel que l'auteur s'est plu à en tracer l'image ? Elle doit tenir lieu de divinité sur la terre : c'est elle qui lie, éclaire, aide, & soulage les humains : elle leur donne tout, sans en exiger aucun culte ; elle demande, non le sacrifice des passions, mais un emploi juste, utile & modéré de toutes les facultés : julle de la nature, dispensatrice de ses dons, interprete de ses droits, elle consacre ses lumieres à l'usage de l'homme ; elle le rend meilleur pour qu'il soit plus heureux : elle ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde ; elle fuit le bruit & le nom de secte, mais elle les tolere toutes. Les aveugles, les méchans la calomnient ; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus ; ingrats, qui se soulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des

vices, qui font les calamités du genre humain

Peut-on méconnoître à cette peinture les droits que veut s'arroger cette nouvelle divinité ? La voila donc cette philosophie ! Elle vient elle-même de s'arracher le masque, qui la déroboit aux yeux de l'univers qu'elle veut séduire : elle se montre enfin à découvert, & la difformité de ses traits ne sera plus cachée. On avoit peine à la reconnoître à travers le voile de la sagesse, qu'elle avoit emprunté.

Vous vous rappelez ce que nous avons eu l'honneur de vous dire, que la philosophie du siècle a un langage qui lui est propre, des expressions générales qu'elle particularise dans ses écoles, de grands mots qu'elle fait retentir en public, qui paroissent n'attaquer que des objets vraiment repréhensibles, & qui, dans son intention personnelle, ont une application directe aux établissemens les plus respectables & les plus sacrés. C'est ainsi que dans le tableau que nous venons de vous présenter, on dit que la philosophie ne hait que la tyrannie & l'imposture, parce qu'elles foulent le monde. Sans doute la tyrannie & l'imposture sont des monstres dignes de la haine de tout homme vertueux ; sans doute l'imposture & la tyrannie pèsent sur l'humanité & sont les fléaux les plus cruels des nations : sous ce point de vue, l'expression n'a, sans contredit, rien de repréhensible ; mais l'auteur entend par cette dénomination générale & obscure ce qu'il y a de plus précieux pour la tranquillité & le bonheur du monde entier ; c'est la souveraineté des puissances de la terre, & la religion chrétienne qu'il veut désigner : les Rois sont des tyrans, les ministres de l'Eglise sont des imposteurs. C'est ainsi que l'auteur, en annonçant que la philosophie vient guérir le genre humain des erreurs & des vices qui en font les calamités, donne à entendre, comme par un résultat de tout ce qui précède, qu'en considérant avec attention la multitude des vices & des erreurs, qui conspirent pour affliger l'humanité, la philosophie fait reconnoître, que cette

15. Juillet 1781.

457

chaîne funeste part également du trône & de l'autel. C'est ainsi qu'elle annonce, qu'elle fuit le nom de secte, qu'elle les tolere toutes; & cependant quiconque refuse de fléchir le genou devant l'idole, est bientôt, au tribunal despotique de ses sectateurs, proclamé l'ennemi déclaré de tous les gens de lettres. Ces apôtres de la tolérance ne craignent point d'accuser d'envie & de jalousie ceux qui osent réclamer contre l'autorité qu'ils s'arrogent; & ils vont jusqu'à prodiguer le titre de *persécuteurs* à ceux même qui, par état, sont obligés de s'élever contre leurs erreurs.

Ce n'est pas que nous ne rendions justice aux travaux de ces hommes infatigables, qui cherchent à éclairer leurs concitoyens. La société doit aux sciences & à ceux qui les cultivent une reconnoissance sans bornes, pour toutes les découvertes dont elle est redevable à leurs veilles laborieuses. Les arts & les lettres sont réunis comme de concert pour féconder le court espace de la vie humaine; ils se prêtent un secours mutuel pour diminuer les maux, & répandre des fleurs sur le passage que l'homme fait sur la terre; & en amusant l'esprit par des découvertes utiles ou de pur agrément, ils distraient de la longueur de la course, & semblent en reculer le terme; que la plupart des hommes n'envisage qu'avec effroi. Une juste considération, un hommage proportionné aux bienfaits, un tribut mêlé d'une sorte de respect & d'admiration, fera toujours le sentiment, dont nous nous ferons gloire d'être pénétrés pour ces êtres bienfaisans, qui sacrifient tout à la véritable félicité publique. Mais, plus nous éprouverons cette douce sympathie, cette inclination vive & désintéressée, cette sensation délicieuse, que le plaisir & la reconnoissance produisent dans un cœur honnête & généreux, plus aussi nous nous élèverons avec force, avec courage, avec fermeté, contre ces génies orgueilleux, qui osent avancer que *les lettres & les arts décorent l'édifice de la religion, & que la philosophie la*

détruit ; que l'imposture parle dans tous les temples , & la flatterie dans toutes les cours ; que tout écrivain de génie est magistrat né de sa patrie ; que son tribunal c'est la nation entière , le public son juge , non le despote qui ne l'entend pas , ou le ministre qui ne veut pas l'écouter ; que c'est aux sages de la terre qu'il appartient de faire des loix , & que tous les peuples doivent s'empressez de les adopter.

La philosophie faire des loix .¹ Voions donc , quelle est l'espece de législation , qu'elle osera proposer. Nous pourrions rassembler ici plusieurs exemples des loix , dont elle paroît regretter l'abolition ; nous nous contenterons d'en citer un seul. L'auteur rapporte une loi antique de l'isle de Ceylan , qui assujettissoit le Souverain à l'observation de la loi , & qui le condamnoit à la mort , s'il osoit la violer ; & il ajoute , que , si les peuples connoissoient leurs prérogatives , cet ancien usage subsisteroit dans toutes les contrées de la terre. La loi n'est rien , dit-il , si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes , & qui abat ce qui s'éleve au-dessus du plan horizontal , sur lequel il se meut.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les atrocités que l'on renouvelle contre la souveraineté. Ce seul trait suffit ; & vous ne ferez plus étonnés de voir cet auteur criminel oublier tout le respect qu'il devoit à la mémoire de Louis XV. La pudeur nous retient , & nous rougirions de remettre sous vos yeux les infamies qu'il accumule sur un Prince , qui a toujours été chéri de la nation , & dont il cherche à étouffer le souvenir dans le cœur de ses anciens sujets.

Vous ferez encore moins surpris de la témérité , avec laquelle il ose soulever le voile impénétrable , qui doit dérober aux regards curieux des sujets le secret des opérations & la politique du gouvernement : & , comme si ce n'étoit point assez des injures des ennemis de la France , il semble adopter leur opinion , s'identifier avec leurs propres sentimens ; & , par un esprit de critique aussi déplacé

placé qu'il est injuste, il a la témérité de rejeter sur la nation françoise, sur les ministres du Roi, sur le Roi lui-même, tous les malheurs d'une guerre, qui afflige l'humanité dans toutes les parties du monde, mais qui n'a été entreprise que pour venger les nations de l'asservissement honteux où le peuple anglois veut les retenir, pour assurer la liberté des mers, pour rétablir la sûreté du commerce: &, lorsque la France prodigue ses trésors pour apprendre à l'univers entier, que tous les peuples sont freres; que le commerce est le lien qui les rapproche & les réunit; qu'ils y ont tous le même droit, parce qu'ils sont tous indépendans; qu'il ne peut subsister sans cet équilibre général, qui en est l'ame & la sauve-garde; lorsque, par un esprit de modération dont la France s'est toujours fait un principe, elle n'a d'autre prétention que de rompre les obstacles, qui gênent & retardent la navigation; en un mot, lorsqu'elle embrasse la cause commune, & se sacrifie pour détruire le despotisme, qu'un peuple commerçant veut s'arroger sur l'étendue des mers, qu'il met au nombre de ses propriétés; un homme, qui veut être citoyen, un François, aura l'impudence de blâmer hautement la conduite du ministère; il se permettra d'opposer à la sagesse de ses vues la fureur des invectives les plus criantes; & sa bouche ne s'ouvrira que pour exhaler des reproches d'autant moins mérités, qu'ils n'ont d'existence que dans le délire de l'imagination qui les a créés.

O philosophie! voilà tes leçons, voilà tes conseils, voilà tes préceptes; & tu prétens être adorée comme une divinité bienfaisante! Tu veux rompre tous les liens, qui attachent les sujets à leur Roi légitime, même ceux qui unissent entre eux les Souverains, & tu aspirés à devenir l'idole de l'humanité; tu veux admettre indistinctement toutes les religions, leur laisser le soin de se combattre & de s'anéantir réciproquement; tu confonds

les mystères sacrés d'une religion toute céleste avec les sacrifices abominables, que la superstition avoit introduits dans le temple des idoles; tu veux renverser le sanctuaire; & de ta main orgueilleuse tu t'élevés à toi-même des autels.

Est-il une phrénésie plus capable d'inspirer l'indignation? Peut-on se persuader que, sous prétexte d'éclairer l'esprit humain, on puisse se livrer à un pareil excès de fanatisme & de folie? Peut-on concevoir, que le bonheur général soit attaché à la subversion totale de toutes les institutions sociales? Et n'y a-t-il pas plus que de l'extravagance à vouloir faire envifager les liens politiques & religieux, reconnus si nécessaires par toutes les nations, comme autant de préjugés, dont le genre humain doit se hâter de secouer le joug & de dissiper l'illusion?

La fin pour l'ordinaire prochain.

P A Y S - B A S.

OSTENDE (le 20 Juin.) l'Empereur est parti d'ici le 13 de ce mois, prenant sa route par Blankenberg sur Bruges. Ce Monarque s'est fait chérir ici par son affabilité envers tous ses sujets, mais plus encore par le bienfait, qu'il vient de nous accorder. Deux jours après son départ il fut publié un placard, qui déclare le port d'Ostende port-franc, & y affranchit le commerce de tous droits d'entrée ou de sortie, & les vaisseaux de toute obligation de prendre des acquits de douane. Le soir, la ville fut illuminée, & tous les citoyens dans la joie. Peu après le départ de l'Empereur, le duc de Gloucester, frere du Roi de la Grande-Bretagne, arriva

15. Juillet 1781.

461

sans notre port, & prit le lendemain matin la poste pour Bruges. Après y avoir eu une longue conférence avec notre Souverain, S. A. R. revint ici le 15 & repartit le même jour pour Londres. Ce jour-là il arriva ici par le paquebot un courrier anglois, qui continua immédiatement sa route pour Vienne.

Selon des avis particuliers de Dunkerque, l'Empereur y arriva le 11 venant de Furnes, accompagné du général comte de Tercy, & sans être connu de personne : il alla à pied voir le port & les vaisseaux qui y mouilloient. Un courtier, nommé A. Deyenez, conduisit par-tout S. M. I, sans savoir lui-même à qui il rendoit ce service. L'auguste Voïageur en le quittant lui demanda son nom par écrit, & lui fit présent de 6 louis d'or : puis retournant à la poste, une sentinelle le reconnut & se mit à crier : *vive l'Empereur*, ce qui fut aussitôt répété par le peuple : à ces cris S. M. I. s'étant levée de sa chaise, répartit : *vive le Roi Louis*, & continua aussitôt sa route pour Ostende.

Par les instructions que le Roi d'Angleterre a données récemment aux commandans de ses navires, ainsi qu'à ceux des armateurs, pourvus de lettres de marques, il leur est défendu d'insulter ou d'enlever des navires ennemis à la portée du canon des places neutres : mais on croit que cette disposition ne sera reconnue pour valable par aucune des Puissances neutres ; car suivant le droit des gens & les loix de toutes les nations

policées, ce n'est pas la distance de la portée du canon, mais la rade, qui fixe l'étendue du territoire d'un Souverain en mer; ce principe est incontestable, & les diverses Puissances de l'Europe, nommément l'Angleterre, ont toujours reconnu que les rades des ports neutres devoient être respectées comme ces ports même. Il est donc probable que si la cour de Londres venoit, contre toute attente, à insister dans cette partie des instructions, elle pourroit se trouver dans des embarras considérables, sur-tout relativement aux rades des ports autrichiens sur la côte de Flandres, qui à cause de leur proximité de l'Angleterre, seroient exposées plus que d'autres à ces violations de territoire de la part des navires anglais armés en guerre.

BRUXELLES (*le 30 Juin.*) S. M. l'Empereur & Roi, de la présence duquel nous jouissons depuis le 22 de ce mois, a admis successivement à son audience le nonce du St. Pere ainsi que les ministres étrangers, & elle a reçu les hommages de la cour & des différens corps civils & militaires : elle a d'ailleurs la bonté de donner accès à tous ceux qui se présentent pour se mettre à ses pieds. S. M. a des conférences fréquentes & journalières avec le prince de Starhemberg, notre gouverneur-général.

S. M. voit tout ce que cette ville offre de remarquable. Elle a fait exercer ces jours-ci en sa présence les deux bataillons du régiment de Murray & elle a témoigné

15. Juillet 1781.

463

aux chefs & aux foldats d'en avoir été satisfaites.

L'admiration, le contentement, la reconnaissance font des sentimens universels que la bonté, l'affabilité & les soins infatigables de notre auguste Souverain pour le bien de ses peuples inspirent à tout le monde & dont on voit éclater par-tout les plus vives expressions.

Dans un article de Paris du 17 Juin, inséré dans la gazette de La Haye, il est dit que *S. M. l'Empereur & Roi a eu une conférence d'une demi-heure avec l'abbé Raynal.* Cette nouvelle déjà invraisemblable par sa nature, est réfutée par le fait & par les dates les plus précises. On fait que le 17 Juin l'abbé Raynal n'avoit pas encore quitté le país où il s'étoit retiré pour éviter l'effet de sa proscription, & que S. M. Impériale n'a point vu ce país. Ces petits artifices philosophiques peuvent amuser les Parisiens, mais les étrangers n'y donnent qu'autant d'attention qu'il en faut pour démêler l'imposture.

LA HAYE (le 30 Juin.) Le prince de Gallitzin, envoyé - extraordinaire de l'Impératrice de Russie, a eu ces jours-ci une conférence avec des membres du gouvernement. L'on apprend, que la réponse de S. M. Imp. apportée par le dernier courier contient en substance :

Qu'autant Sa Majesté a vu avec satisfaction l'ardeur, avec laquelle L. H. P. n'ont pas hésité d'accepter sa médiation, autant

son cœur compatissant a gémi de la difficulté, que la cour de Londres a faite, en renvoyant sa réconciliation avec la république à la négociation future d'une paix générale entre toutes les Puissances belligérantes sous la médiation conjointe de Sa Maj. Impériale & de S. M. l'Empereur des Romains : que pour le cas que cette négociation aura lieu, Sa Maj. promet d'avance à la république toute l'assistance, qui dépendra d'elle, afin que si la république rentre le plutôt possible en l'état d'une Puissance neutre, & qu'elle jouisse de nouveau par-là en plein & sans bornes de tous les droits & avantages, que son accession à l'alliance entre S. M. Imp. & les Rois ses alliés, doit lui assurer : que dans cette attente Sa Maj. a dessein de concerter immédiatement avec L. M. une nouvelle tentative près de la cour de Londres, pour la porter à cette modération & à ces sentimens pacifiques, que L. H. P. ont fait éclater de leur côté : que l'Impératrice se flatte, que le tems & les changemens, qui peuvent survenir à l'improviste, amèneront des circonstances, dans lesquelles elle puisse manifester de la manière la plus forte la bienveillance & l'affection, dont elle désire sincèrement de donner des preuves aux États - Généraux.

Mrs. Temmink & Rendorp, tous deux bourguemaîtres d'Amsterdam, viennent de faire une démarche qui peut avoir des suites. Dans une audience qu'ils obtinrent, le 18, de M^{gr}. le Statthouder, ils lurent à S. A. S., au nom de leurs commettans, un

mémoire dans lequel après l'avoir assuré de leur attachement à sa personne, ils le supplièrent très-instamment d'éloigner de ses conseils tous ceux que la nation en général confidéroit comme les causes de cette inactivité qui avoit suspendu tous les armemens de la république, & causé la ruine de son commerce, & la perte de ses possessions. Le Prince surpris de la demande, répondit que la reconnoissance & d'autres motifs l'obligeoient absolument de ne pas se prêter à une pareille proposition; & demanda copie du mémoire. Le duc de Brunswig-Wolfenbuttel, ne fut pas long-tems sans en être informé, & c'est en conséquence que le 22 de ce mois, S. A. S. fut en conférence avec le président de L. H. P. auquel il présenta un mémoire, en le priant de le remettre à l'assemblée de L. H. P. Le duc se plaint amèrement dans ce mémoire " d'une adresse
 „ très-offensante présentée, de la part de la
 „ ville d'Amsterdam à S. A. S. le Prince
 „ d'Orange; ne doutant pas que, dans une
 „ affaire qui intéresse si fort son honneur
 „ qui lui est plus précieux que la vie, L.
 „ H. P. prendront une résolution, tendante
 „ à le purger entierement de l'accusation,
 „ comme s'il étoit coupable de corruption,
 „ & la cause de l'inactivité avec laquelle les
 „ affaires sont conduites: il demande une sa-
 „ tisfaction telle qu'il plaira à la haute sa-
 „ gesse de L. H. P. de déterminer „ S. A.
 S. le Prince Statthouder-héréditaire, aiant
 paru dans l'assemblée, a déclaré " que d'a-
 „ près son avis, on ne pouvoit refuser

„ d'examiner , si les bruits injurieux , formés
 „ contre le dit Seigneur - Duc , étoient fon-
 „ dés ou non fondés ; attendu qu'il ne peut
 „ être indifférent à L. H. P. d'examiner si
 „ quelqu'un , qui se trouve à leur service ,
 „ revêtu d'un caractère si distingué , s'est
 „ effectivement rendu coupable de ce qu'on
 „ lui impute ; & que tout homme qui pense
 „ bien , ne peut patiemment se voir taxé
 „ d'une pareille accusation , ni voir une telle
 „ atteinte portée à son honneur , qui doit
 „ lui être plus cher que la vie „. Surquoi ,
 le dit mémoire a été accepté par les provin-
 ces & remis à une commission , pour être
 examiné , & le rapport en être fait à Leurs
 Hautes-Puissances.

Le 22 , vers une heure après-midi , Leurs
 Hautes - Puissances ont reçu par un courrier
 extraordinaire de Madrid , qui a fait la route
 en onze jours , la nouvelle , que deux de
 nos frégates de guerre , savoir , la Briel , capi-
 taine Oorthuisen , & le Castor , capitaine Melvill
 de 36 canons chacune , aiant rencontré six
 navires de retour de notre compagnie des
 Indes-orientales , & voulant les convoier à Ca-
 dix , avoient été poursuivies par deux navi-
 res de guerre anglois & un corsaire , contre
 lesquels elles avoient soutenu un combat fort
 vif durant lequel il s'étoit tiré plus de mille
 coups de canon ; que le Castor , capitaine
 Melvill , après un si rude engagement , avoit
 été pris par les Anglois , & un navire de la
 compagnie des Indes-orientales coulé à fond ,

15. Juillet 1781.

467

mais l'équipage sauvé; & que les cinq navires de la compagnie des Indes-orientales restant, ont été conduits à Cadix par le capitaine Oorthuisen : les capitaines Oorthuisen & Melvill se sont comportés fort courageusement dans cette action & ont donné tous deux des preuves de la plus grande bravoure. Le navire du capitaine Oorthuisen, ainsi que celui du capitaine anglois contre lequel il s'est battu, étoient pareillement maltraités & tous deux sur le point de se rendre. Le capitaine Oorthuisen a eu 12 hommes tués & plusieurs blessés.

NOUVELLES DIVERSES.

On s'étoit flatté que le nouveau grand-vizir arrêteroit le cours des persécutions excitées contre les Arméniens-catholiques, & l'idée qu'on en avoit conçue, se réalise d'un jour à l'autre. Les femmes qui lui ont présenté des suppliques en faveur de leurs maris, en ont été écoutées, & ont obtenu la délivrance de plusieurs d'entre eux qui avoient été injustement condamnés aux galères par les intrigues du barbare patriarche. Cependant il n'est pas douteux que ces troubles ne soient excités de tems en tems par les ministres même de la Porte qui tirent par ce moïen beaucoup d'argent des deux partis, bien qu'il leur soit indifférent que les Chrétiens soient catholiques ou schismatiques.

Le 7 au matin, le Roi de Suede est arrivé à Carlscrona ; l'après-midi, il alla voir le nouveau môle, & parut très-satisfait de cet ouvrage. Le 8 Sa Majesté, accompagnée des principaux de la ville ; alla en rade dans une chaloupe ouverte pour voir son escadre qui est prête à mettre à la voile ; & passa à bord du vaisseau de guerre la Sophie-Albertine ; à son passage elle fut saluée par le canon de l'escadre, & le feu prit à un des vaisseaux, mais le dommage sera bientôt réparé. Les suites en auroient pu devenir dangereuses, sans les mesures prises à tems. Vers le soir, le Roi quitta l'escadre & revint en ville, d'où il partit à minuit pour retourner à Stockholm.

On apprend que le duc Ferdinand de Brunfwick est parti le 6 de ce mois de Copenhague pour se rendre à Horsens en Jutland ; & que S. A. S. doit passer dans peu ici pour retourner à Brunfwick.

Par un paquebot arrivé dans un port de la Galice, il est venu des lettres de Lima & de Buenos-Ayres, qui toutes parlent des troubles qui regnent au Pérou. Les Indiens se sont rendus redoutables dans la partie de Tinta (a) : ils y ont fait pendre des corrégidors

(a) Tinta ou Tintai est un district au Pérou ; il y a eu autrefois un bourg fort considérable de ce nom, mais qui est à présent ruiné. Il paroît qu'on a conservé au district le même nom, quoique l'ancien siège du gouvernement ne soit plus habité.

15. Juillet 1781.

469

gidors, des négocians & autres personnes notables ; & ils ont détruit un corps d'environ 500 hommes, qui marchoit pour s'opposer aux progrès de la rébellion. Leur mécontentement a pour cause quelques nouveaux réglemens, auxquels on a voulu les assujettir, ainsi que de nouveaux impôts qu'on a établis. On avoit fait marcher de Buenos-Ayres quelques troupes pour contenir les mutins ; mais il est douteux qu'elles parviennent à les soumettre, s'ils sont en aussi grand nombre qu'on l'assure. On commence à croire que l'affretement qui s'est fait ici pour le Roi, n'a d'autre destination que cette partie de l'Amérique : les navires sont fretés ; mais les troupes n'arriveront sans doute qu'au moment où elles pourront être remplacées dans le camp de St. Roch par toutes celles qui sont en marche. Le même paquebot nous a appris, qu'un convoi de 26 voiles est parti de Montevideo vers la mi-Février.

En vertu d'un bref du Pape, l'ouvrage intitulé *Memoria Cattolica &c.*, a été brûlé le 13 au matin par la main du bôureau, comme injurieux non-seulement au St Siège, mais aussi aux Princes catholiques, & contenant des propositions tendantes à un schisme & suspectes d'hérésie &c. — Jean-Octave Manciforte-Sperelli, natif d'Ancone, cardinal-prêtre de l'Eglise romaine, de la création du 23 Juin 1777 & déclaré le 11 Décembre 1780, est mort à Rome le 5 juin,

dans la 51^e année de son âge, d'une fluxion de poitrine; de sorte qu'il a joui peu de tems des honneurs de la pourpre.

On mande de Fulde que la grande roue d'or, machine énorme à laquelle sont attachées autant de petites cloches qu'il y a de jours dans l'année, & qui étoit suspendue dans l'église cathédrale de cette ville, est tombée tout-à-coup avec un grand fracas, le second jour de la Pentecôte. Elle a écrasé une personne & en a blessé quelques autres.

Dans le dernier journal, p. 345 l. 23, c'est par un défaut d'attention qu'on a répété l'article de Salonique qui se trouvoit déjà dans le Journal précédent, & qu'à la p. 348, 349 on a parlé deux fois du privilège accordé à la ville d'Onega.

Dans le Journal du 15 Juin p. 238, l. 24, *Colombe*, lisez *Colomb*. — Ibid. l. 5 de la note, *Vigile*, lisez *Virgile*. — P. 250, l. dern. *naturelle & intelligible*, lisez *naturel, intelligible*. — P. 258, l. 12, *lesquelles*, lisez *lesquels*.